

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (de 1^{er} au 16 de chaque mois)
 France... 60 fr., 30 fr., 18 fr., 5 mois, 18 fr.
 Étranger... 60 fr., 30 fr., 18 fr., 5 mois, 24 fr.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.
 Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
 à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
 88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
 Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
 Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

Nouvelles contre-attaques allemandes repoussées sur la Somme



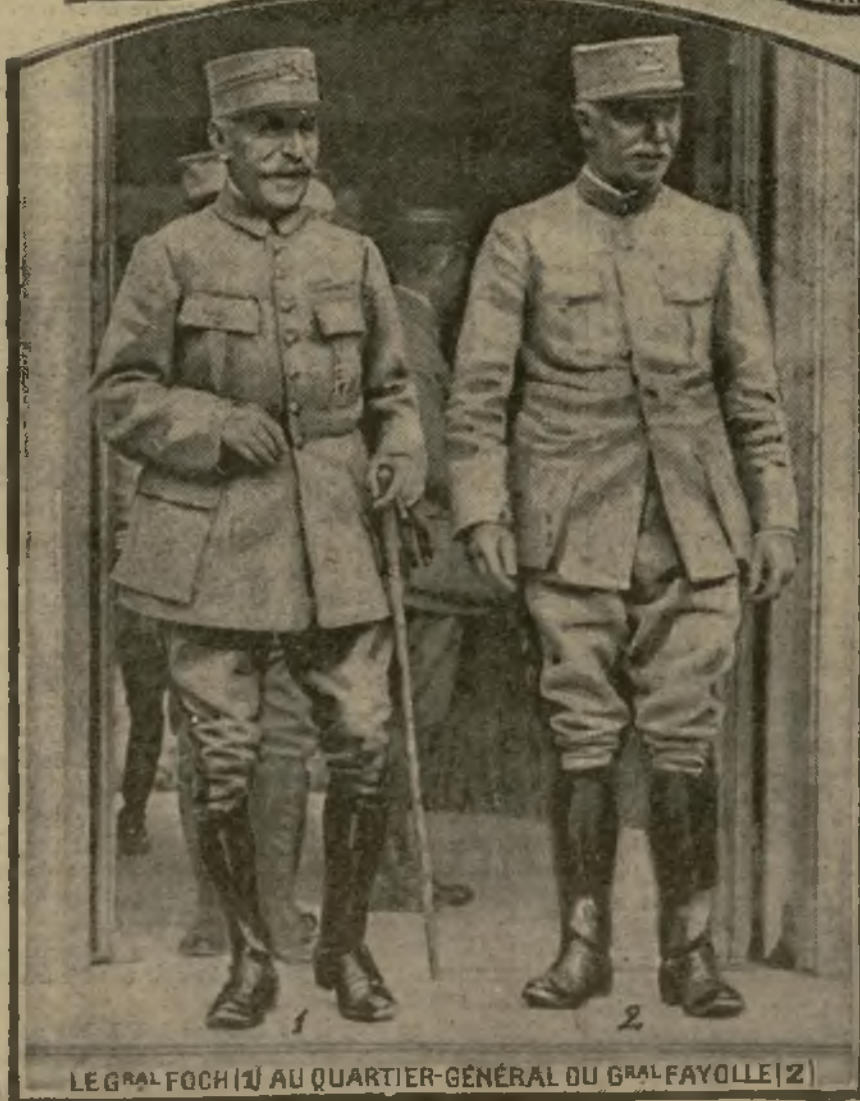
UN PRISONNIER DANS
UNE TRANCHEE DE PREMIERE LIGNE



UNE BARRICADE QUI SEPARÉ ALLEMANDS ET FRANÇAIS



PRISONNIERS CONDUITS VERS L'ARRIÈRE



LE GÉNÉRAL FOCH (1) AU QUARTIER-GÉNÉRAL DU GÉNÉRAL FAYOLLE (2)



UN DÉPÔT DE MUNITIONS

Chaque nouvelle contre-attaque allemande sur le front de la Somme est un nouvel échec pour l'ennemi qui, malgré de violents efforts, ne parvient pas à reprendre un pouce du terrain enlevé devant Péronne par les admirables troupes des généraux Foch et Fayolle. Hier encore, une nouvelle tentative allemande contre nos positions au sud de Soyécourt a échoué sous nos feux. Sur le reste du secteur, notre artillerie prépare les prochains assauts.

(Cliché Section photographique de l'Armée.)

"PETITS FRÈRES"

Paris les a vus passer, l'autre jour, les « petits frères », ces grands gars des steppes russes qui ont traversé l'épaisseur de la pluie pour venir se battre pour nous.

Et en les voyant défilier de leur pas puissant et calme, en chantant un hymne mélancolique et en regardant autour d'eux de leurs clairs yeux de visionnaires dans une face hâlée de soldat, — balée par le soleil des mers chaudes, en les voyant défilier avec leurs bottes derrière l'étendard de Sainte Véronique, j'ai songé à d'autres bataillons, les bataillons sacrés des « petites mères » et des « petits pères », que j'avais vus dans mon enfance accourir à Jérusalem.

Ils venaient aussi de toutes les provinces de la sainte Russie, et c'étaient également des moujiks, cultivateurs de la terre, défricheurs de forêts ou haleurs des fleuves innombrables, ces « routes de soupis » de l'immense et silencieux pays slave.

Mais ils n'avaient, ceux-là, de jeune que leurs yeux, les mêmes yeux ingénus des « petits frères », d'un gris mystique ou s'allument et s'éteignent des lueurs semblables à des opales. Et ils ne pouvaient être autrement que vieux, car il leur avait fallu toute une vie pour amasser kopek par kopek les frais de ce dispendieux voyage, de ce pèlerinage aux Lieux Saints, qui reste pour tout véritable Russe le lit et comme le rachat de sa misérable âme sur cette terre.

Donc, un jour, ayant cousu les roubles crasseux dans un petit sac attaché à leur cou avec leur icône, et enfoui sous des vêtements superposés, ils sont partis de leur village, emportant pour tout bagage quelques miches de pain noir, une gourde de kass, des boîtes de rechange et un samovar. A Odessa, ils s'embarquent pour Jaffa, le port de Jérusalem. Là, ils pourraient prendre le chemin de fer; mais c'est à pied qu'ils veulent, à genoux qu'ils voudraient approcher de la cite sainte, et c'est trois jours qu'ils mettent pour y arriver.

Nous, les enfants, à l'époque de ces pèlerinages, nous allions au-devant d'eux, et, intrigués, nous regardions ces sombres groupes compacts, vêtus de peaux de moutons, chaussés de bottes de sept lieues, ces vieillards à têtes de saintes, ces vieux à barbe d'apôtre qui marchaient extasiés, courbes sur un gourdin, en chantant des litanies graves...

Et les voilà donc devant nous, leurs petits-enfants, ceux pour lesquels ils ont rapporté des lointains pays d'Orient la rose de Jéricho racornie qui refléurait dans l'humide isba, et le billet de paradis, que ce beau gars de là-bas porte certainement sur sa blanche poitrine, sous sa veste kaki, et l'eau du Jourdain baptismale versée sur les purs fronts têtus et l'élincelle sacrée jaillie le samedi de Pâques hors du Saint-Sépulchre et à laquelle on allume les lampes d'icône de toute la Russie, de chaque bataillon, de chaque chambrée, et qui veilleront même dans la tranchée sur la vie et la mort de ces mystiques soldats.

— Drastouit! drastouit! mes petits frères! Nous échangeons les quelques mots dont je me souviens encore, et un officier russe veut bien leur expliquer que je suis né au pays vers lequel pèlerina la ferveur de leurs aïeux. Alors, l'un d'eux, svelte et fort comme un jeune chevre, me fait dire qu'eux aussi sont des pèlerins, des pèlerins soldats venus pour verser leur sang à la France, comme leurs parents versaient leurs larmes pour Jérusalem.

— Et que disent-ils de Paris?

— Que c'est plus beau que le tombeau du Christ.

— Et comment trouvent-ils la femme française?

— Douce comme la mère de Jésus.

Mais le bataillon se reforme. Les faulons à croix bleue flottent en avant de ces soldats en uniformes silvestres qui défilent entre les murs gris comme une jeune forêt en marche. Des femmes leur jettent des fleurs, des cigarettes, des cigares, puis, n'ayant plus rien à leur donner, elles leur lancent des baisers, leur serrent la main au passage et quelques midinettes s'accrochant à leur bras et, gentilles « petites sœurs » court vêtues, elles escortent les « petits frères » bottés.

Nous suivons au pas de notre voiture.

L'officier est indulgent. Que voulez-vous? C'est le dernier jour, ça fait tant de bien de voir cette tendresse de la frêle Parisienne répandue sur ces grands Russes étonnés; ces moujiks géants qui ne savent pas dire un mot, mais qui de toutes les lueurs de leurs yeux d'opale parlent à ces jolies frimousses, levées vers eux, parlent aux yeux noirs ou mordorés.

Et ainsi le bataillon passe, s'en va vers la gare de l'Est, et de là à la tranchée. Et moi, je songe à ceux qui ne reverront plus leur sainte Russie, qui dormiront dans la terre française, bénie par la fraternité du sang versé.

Mais les rares soldats qui s'en retourneront chez eux, dans bien longtemps, quand déjà il seront tout vieux, raconteront dans la chaumière enfumée, d'où l'on entend mugir le fleuve, raconteront leur merveilleux voyage de Vladivostok à Marseille et les fêtes du 14 Juillet et la beauté de Paris. Et quand le petit Wassili, grimpé sur les genoux de l'aïeul, questionnera, en le tirant par sa barbe de « père éternel » :

— Grand père, mais quelle relique as-tu donc apportée de ton pèlerinage en France? — le moujik passera sa main perlée sur son front ridé et sur ses jeunes yeux de visionnaire et il dira comme en un rêve :

— Quelle relique, mon agneau?... un lendre sourire qui luît dans mon âme comme une lampe d'icône!

Myriam Harry.

Ce que l'on dit

En attendant...

Je ne sais pas si c'est à cause de la Saint-Médard ou des canons, mais le fait est qu'il a rudement plu cette année.

Il paraît qu'en nombre de régions la récolte est sérieusement compromise en Allemagne. « Les Anglais, écrit un pasteur protestant, ont dû acheter Dieu avec de l'argent. » Mais cette hypothèse est peu plausible; les Anglais, en admettant cette digne théorie qu'ils eussent les moyens de subvenir la divinité, ayant dû réfléchir que les phénomènes atmosphériques sont généraux et que, quand il pleut à Berlin, quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent il pleut également à Paris.

Il y a cependant cette différence que notre climat est meilleur, plus chaud — moins « continental », disent les savants — que celui de l'Allemagne, et que si la maturité des céréales, chez nous, a été retardée, la récolte n'est pas compromise : les blés ne sont pas « versés », comme c'est fort souvent le cas, paraît-il, de l'autre côté du Rhin.

Et, pour le moment, la température est tiède et sèche. Seulement, ces beaux jours peuvent ne pas durer : nous avons affaire, à ce qu'il semble, à une année pluvieuse. Il importe donc de rentrer les récoltes le plus vite possible, entre deux averse, quand elles seront mûres. Le plus vite possible... On manque de main-d'œuvre. Voilà pourquoi un député, M. Cosnier, a eu l'idée d'inviter les jeunes gens des classes 18 et 19 à prendre part aux travaux des champs. Même il avait eu un instant l'idée de rendre pour elles ces travaux obligatoires. Mais il y a renoncé, et ne s'adresse plus qu'à leur bonne volonté. Il prie, en même temps, les directeurs des collèges et lycées d'encourager leurs élèves à donner cette preuve de dévouement à la patrie.

Evidemment, ces jeunes gens ne sauraient manier la faucille, accomplir les tâches qui exigent de l'apprentissage ou de la force. Mais il en est d'autres : le ramassage, la mise des herbes en meulons. Cette besogne au grand air est saine. Il faut approuver l'initiative de M. Cosnier et l'appuyer. C'est ce que je fais, pour ma très modeste part.

Pierre Mille.

Notre confrère, M. Georges Berthoulat, directeur de la Liberté, dont on n'en est plus à compter les heureuses inspirations patriotiques, propose de donner le nom d'« Avenue de Verdun », ou celui d'« avenue des Poilus », à la grande voie qui, sous le nom évidemment bien neutre d'« Avenue de Neuilly », prolonge l'avenue de la « Grande-Armée » jusqu'au « road-point » du monument de la Défense nationale.

Excellente idée ! L'héroïsme, la ténacité, l'abnégation des magnifiques soldats qui ont préservé la région de Verdun et permis de préparer les offensives libératrices méritent cet hommage avec bien d'autres.

Dans le sentiment d'admiration et de reconnaissance que leurs cinq mois de luttas nous inspirent, nous souhaitons vivement que le plus tôt possible l'« Avenue de la Grande-Armée » se continue sous le nom d'« Avenue de Verdun ».

Nous espérons aussi qu'au lendemain de la guerre Paris s'empresera de glorifier, avec les vainqueurs de Verdun, ceux de l'Ourcq, de la Marne, de l'Yser, de l'Artois, de la Champagne et de la Somme, en

décorant de ces noms émouvants quelques-unes des voies les plus importantes. Et il y aura d'autres noms glorieux pour d'autres boulevards.

Autre histoire d'actrice chez le commissaire.

Celle-ci avait collectionné depuis le commencement de sa carrière tous les petits souliers de ses rôles, collection qu'elle avait payée cher un amateur, dans quelques centaines d'années, ou, rien n'empêchant, avant.

Mais voilà : au lieu de disposer les précieux escarpins, cothurnes, sandales, et même mules, dans des vitrines dignes de ses pieds et dignes des yeux de ses admirateurs, notre comédienne, toujours entre deux rôles, les entassa dans un cabinet noir, sans même une étiquette épinglée à chaque pièce.

— Je me rappellerai bien ! se dit-elle.

Un jour, la charmante... Cendrillon déménagea. Elle oublia dans le cabinet noir, un mois, deux mois, trois mois et plus, cothurnes, sandales et escarpins. La concierge donna ces cuirs et ces satins qui portaient la gloire et la grâce, la tragédie et le vaudeville, au chiffonnier du matin...

Et quand Cendrillon pensa tout à coup à sa collection, il était trop tard.

Cendrillon courut chez le commissaire. Celui-ci n'y pouvait rien.

Mais, comme il est lettré, il envoya à la comédienne un exemplaire de *La Maison en ordre*...

On a vendu de la gloire en détail, hier, en Angleterre.

Et, bien que ce ne soit que de la gloire littéraire, les enchères sont montées assez haut.

C'est ainsi qu'une boucle de cheveux de Thackeray, le célèbre auteur de *La Foire aux vanités*, boucle indubitablement authentique, car elle fut coupée par sa propre fille, aujourd'hui lady Ritchie, a été vendue vingt livres sterling.

Mais la plus belle vente a été celle d'un berceau portant les initiales W. S. et la date 1564, initiales de William Shakespeare, et date de sa naissance. Ce berceau provenait de Bidford, qui n'est qu'à quinze milles de Stratford-upon-Avon. Cependant, et malgré le vent d'enthousiasme qui souffle en Angleterre et en Amérique en faveur de Shakespeare, ce berceau n'a fait que douze livres contre mille livres pour un exemplaire de Shakespeare in-folio avec intercalage d'un portrait d'une autre édition.

Pauvre berceau ! Il est des gens qui, en dépit de ces œuvres, soutiennent que Shakespeare n'a jamais existé. En voilà à présent qui admettent qu'il en a un visage, mais ne veulent pas lui accorder un berceau !

Le jeune Pigal n'a que quatorze ans. Son père, cultivateur à Boissy (Eure), est au front; sa mère est morte en janvier dernier. Mais au lieu d'aller galvander ou même jouer honnêtement aux billes, le long des routes, le jeune Pigal a pris la direction de la ferme paternelle, une ferme de dix-huit hectares, s'il vous plaît, et il conduit les travaux avec tant d'autorité que le préfet, en tournée d'inspection, est allé le féliciter.

La voilà bien la France éternelle, celle qui ne meurt pas, parce qu'elle ne veut pas mourir.

Ils ont décidément la manie de tout « uniformiser » de l'autre côté du Rhin, et ne font même pas exception pour la toilette des femmes !

La direction des chemins de fer de l'Etat prussien vient en effet de prendre une grave décision : « Les femmes affectées à l'emploi de conducteurs de trains et de contrôleurs, devront revêtir la tenue réglementaire du personnel masculin des chemins de fer, y compris le « pantalon gris foncé ».

Bien mieux ! Les femmes employées sur les lignes interurbaines de Berlin, qui portaient depuis un an la culotte bouffante, ont reçu l'ordre de la remplacer « par le pantalon long comme les hommes ».

Les Allemands trouvaient-ils que les Allemandes avaient encore trop de grâce et de chic avec leur culotte qui bouffait ?

Quoi qu'il en soit, il ne fait pas bon là-bas marcher sur les brisées des hommes, qui sont restés de terribles tyrans : « Vous faites notre métier, mesdames ? Ach ! Habillez-vous comme nous ! »

Plus d'une féministe française hésiterait peut-être si, pour prix de ses revendications, on l'obligeait à revêtir intégralement l'affreux costume masculin !

Le Veilleur.

Billet d'un provincial

Notre sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, dans le discours qu'il a prononcé l'autre jour à la distribution des prix du Conservatoire, a justement défini le rôle important que doit avoir notre art dramatique après la guerre. Nos artistes iront porter en province et à l'étranger les meilleures pièces de notre riche répertoire pour la plus grande gloire de l'esprit français. Voilà qui est fort bien dit.

Je lisais la péroraison de la belle harangue de M. Dalimier, en me promenant dans les rues de ma ville natale, quand mes yeux se portèrent sur une affiche annonçant une tournée parisienne dont M. Caransol était l'étoile. Il était entouré de Mlle Zizi, de l'Odéon, de Mlle Bonbon, de l'Odéon, elle aussi, et d'autres comédiens qui, d'après l'affiche, avaient triomphé au Vaudeville, au Gymnase, à la Porte-Saint-Martin, bref, sur toutes les scènes notoires de la capitale ! J'avais en l'honneur d'être présenté à Caransol, acteur d'un réel talent, pendant mon séjour à Paris, et je louai une place pour la représentation. Le spectacle, d'ailleurs, était fort à mon goût. On jouait un acte en vers de Banville et une pièce d'Emile Augier. Je ne manquai pas de relire ces deux ouvrages avant de me rendre au spectacle.

Je ne vous décrirai pas cette soirée qui fut pour moi un étonnement et un supplice. Mlle Zizi, qui n'avait jamais dû aller à l'Odéon que pour retirer des billets de faveur chez le concierge, augmentait ou diminuait les vers de Banville de trois ou quatre pieds, au gré de son caprice ! Quant à Mlle Bonbon, elle avait substitué au texte d'Emile Augier un texte à elle, un texte bien personnel où se mélangeait le patois de nos vieilles provinces françaises avec quelques hardis néologismes de la Bulle-Montmartre. Et tout le reste à l'avenant ! Caransol, lui-même, n'était plus Caransol ! Il dormait en scène. Ses camarades durent le pincer pour le réveiller et obtenir quelques répliques qu'il bredouillait avec peine.

« Je suis éreinté, mon cher ami, me dit-il, quand je vins le saluer dans sa loge ; je suis moulu, fourbu, crevé, dévié... Quel métier ! Figurez-vous que nous sommes partis de N-sur-Saône ce matin, à 6 heures... Toute la journée en chemin de fer, par une chaleur torride... Nous arrivons ici, juste pour entrer en scène... A peine le temps de dîner... Et savez-vous quand nous repartons ?... Tout à l'heure, à minuit vingt... C'est pour cela que nous avons fait des coupures dans le dernier acte... Vous avez dû remarquer ?... »

J'avais remarqué. Le public aussi avait remarqué que ces représentations, pour lesquelles le prix ordinaire des places était augmenté, ne servaient ni la gloire de Banville et d'Augier, ni celle de Caransol, ni celle de l'Odéon ! Et, bien entendu, je sais qu'il y a des exceptions et que les entrepreneurs de tournées sont les meilleures personnes du monde, — mais je crois que le système ne vaut plus rien. Après la guerre, pour le renouveau de cet art dramatique, si cher au cœur de M. Dalimier, il faudra créer un courant de décentralisation et rendre aux scènes de province leur lustre d'autan. Je sais des municipalités qui ont enfin compris le rôle éducatif du théâtre et qui sont prêtes aux sacrifices nécessaires. Les théâtres de Lyon, de Marseille, de Bordeaux, etc., qui furent prospères et qui permirent à beaucoup d'artistes célèbres de faire un utile apprentissage de leur profession, doivent revoir leur ancienne vogue. Tout le monde y trouvera son compte, le public, d'abord, et tous ceux qui vivent de l'art dramatique ou plutôt qui en meurent ! Il est grand temps d'y songer si l'on ne veut pas que Monsieur Film et Madame Ecran renversent définitivement dans le fossé le chariot de Thespis...

Le Provincial.

LE PRINCE HÉRITIER D'ITALIE

commandant honoraire de la marine britannique



Le roi d'Angleterre vient de nommer le prince héritier d'Italie commandant honoraire de la marine britannique.

Les Russes attaquent avec succès dans la région de Friedrichstadt Les Anglais reprennent l'offensive au nord de la Somme

Les espérances que nous exprimions tout récemment au sujet de l'offensive russe dans la région de Riga n'ont pas été déçues. Après une longue préparation d'artillerie, qui a été constatée par les rapports des deux adversaires, les attaques ont commencé dans le secteur de Friedrichstadt et ont enlevé sur plusieurs points la première position de l'ennemi.

Depuis l'été dernier, les Russes sont établis solidement sur la ligne de la Dvina, entre Dvinsk et Riga, et tous les efforts de l'ennemi pour forcer cette ligne, soit immédiatement au nord de Dvinsk, vers Illukst, soit en son centre, dans le coude que forme la Dvina entre Jakobstadt et Friedrichstadt, soit, enfin, au sud de Riga, vers Uxkull, ont été constamment déjoués. Au contraire ce sont les Russes qui ont, au cours du dernier hiver, notablement amélioré leurs positions autour de Dvinsk, où ils sont restés maîtres d'Illukst, dans la région de Friedrichstadt, où ils ont pris pied sur la rive gauche, enfin, autour de Riga, où ils ont poussé jusqu'à Olai et au lac Kanger, le long du rivage.

Le groupe d'armées du général Kouroupatkine, qui occupe ce front, se compose de la cinquième armée russe, commandée par le général Plehve, qui couvre Dvinsk, et de la douzième armée, commandée par le général Gorbatovsky, qui va de Jakobstadt au lac Kanger. Le détachement d'armée Scholtz et la huitième armée allemande, commandée par le général von Below, leur sont opposés ; l'un et l'autre font partie du groupe Hindenburg, qui comprend en outre la dixième armée (Eichhorn), la douzième armée (Fabeck) et la neuvième armée (Woyrsch), échelonnées jusqu'au Pripiet. Du côté russe, c'est le groupe Everl qui fait face à cette partie du groupe Hindenburg. C'est ce groupe qui, depuis un mois, a engagé de vives actions sur les deux voies ferrées qui vont de Vilna à Minsk et à Rovno, à Sinorgoni et à Bararovitchi.

Les attaques qui viennent d'être prononcées dans la région de Friedrichstadt n'intéressent encore qu'un secteur limité, mais elles paraissent être parvenues assez loin, car les Allemands avouent que les « vaillants régiments brandebourgeois » résistent, avec peine d'ailleurs, sur la ligne de l'Ekau. Or, la rivière Ekau coule en cet endroit parallèlement à la Dvina, et à cinq ou six kilomètres de distance. Elle est longée par la voie ferrée de Mitau à Jakobstadt, très importante pour le ravitaillement de l'ennemi et les transports de troupes le long du front. Cette voie ferrée est dès maintenant inutilisable, et cette circonstance ne peut que faciliter le développement futur de l'offensive de nos alliés.

Au nord de la Somme, les Anglais viennent de reprendre vigoureusement l'offensive sur tout le front compris entre la région de Pozières et celle de Guillemont. La bataille est en cours ; dès maintenant un avantage marqué est acquis à nos alliés vers leur aile gauche : ils ont, par une attaque de nuit, enlevé les défenses avancées de Pozières et pénétré dans le village, où la lutte se poursuit. Entre Longueval et Guillemont, attaques et contre-attaques se succèdent sans relâche, l'ennemi défendant avec acharnement ces positions, dont la chute découvrirait le centre important de Comblès. On peut compter que, cette fois encore, le tenace courage de nos alliés aura le dernier mot.

De notre côté, nous continuons à organiser les positions conquises et à préparer les actions futures. Sur la rive droite, notre ligne atteint la station de Maupas, prolongée au nord par la ligne anglaise qui contourne, par le bois des Trônes et la ferme de Waterlot, le village de Guillemont. Sur la rive gauche, nous tenons les abords immédiats de Barleux, la partie septentrionale de Soyécourt, la lisière nord-ouest



de Vermandovillers et tout le bois Etoilé, dont l'ennemi avait fait un centre de résistance très puissant. Tel est le gain que nous a procuré notre attaque du 20 juillet. Chacune des attaques ne doit d'ailleurs être considérée que comme un épisode d'une opération de longue haleine dont les périodes d'apparente accalmie ne sont pas les moins bien employées.

Jean Villars.

SUR LE FRONT DE RIGA les Russes pénètrent dans les lignes allemandes

PÉTROGRAD, 22 juillet. — Communiqué du soir du grand état-major :

A l'aile gauche de nos positions de Riga, plusieurs violentes rencontres avec l'adversaire. Nos éléments ont pénétré sur plusieurs points dans les ouvrages ennemis de première ligne.

Feu intense des deux artilleries. Sur la rive gauche de la Lipa, dans la région du village de Zvintatchi, à l'est de Gorokhoff, nos reconnaissances ont effectué un raid hardi, faisant prisonnier un poste allemand comptant 1 officier et 42 soldats.

Un remaniement ministériel en Russie

M. Sazonoff se retire de la vie politique

PÉTROGRAD, 23 juillet. — M. Sturmer, président du Conseil et ministre de l'Intérieur, est nommé ministre des Affaires étrangères et maintenu président du Conseil.

M. Khvosloff, ministre de la Justice, est nommé ministre de l'Intérieur.

M. Makaroff, ancien ministre de l'Intérieur, est nommé ministre de la Justice.

M. Sazonoff, ministre des Affaires étrangères, est admis à la retraite, conformément à sa requête.

L'HUMOUR ET LA GUERRE



KOUROPATKINE ATTAQUE
HINDENBURG. — Mange moi ça...

(E. Muller.)

DE LA BATAILLE DE LA MARNE
AUX VICTOIRES DE BROUSSILLOFF

COMMENT A ÉVOLUÉ la politique roumaine

Nous avons toujours pensé que la presse devait se montrer réservée pour tout ce qui touche à l'intervention possible de certains Etats encore neutres. D'abord ces Etats, en général, agissent au mieux de leurs intérêts et se déterminent d'après des circonstances qu'ils sont seuls en mesure d'apprécier. Quelquefois ils ont besoin encore, pour entrer en guerre, que certaines conditions soient remplies, et, ces conditions, ils ont des raisons de les connaître de plus près que personne.

C'est ainsi, par exemple, que l'Italie avait choisi son heure pour entrer en guerre avec l'Autriche. Elle ne lera pas autrement avec l'Allemagne. Et, déjà, on peut remarquer que l'exécution de Bialisti produit à Rome la même effervescence que les manœuvres du prince de Bülow l'an dernier. Il y a eu ces jours-ci, au Capitole, des manifestations populaires qui rappellent à s'y méprendre celles qui, au mois de mai 1915, ont entraîné l'Italie. On peut même se demander si l'astucieuse Autriche n'a pas martyrisé le patricien de Tranle par calcul et pour déterminer, par le contre-coup porté sur l'opinion italienne, une guerre entre l'Italie et l'Allemagne, guerre qui lierait encore plus étroitement le sort des Hohenzollern à celui des Habsbourg. Car, entre Berlin et Vienne, malgré les congratulations officielles qui, d'ailleurs, se font rares, on peut être assuré qu'une confiance absolue ne règne pas. Vienne, surtout, a des raisons de craindre que Berlin, le jour où le danger grandira, ne fasse la paix à ses dépens et ne livre l'Autriche en rangon à ses adversaires.

Un autre exemple est celui de la Roumanie. Ici le cas est plus complexe. Il demande encore plus de doigté. La Roumanie, ne l'oublions pas, n'est, par les dimensions, qu'un Etat de second ordre. Ses ressources en hommes sont limitées. Ses ressources industrielles le sont plus encore, car c'est un pays avant tout agricole. Les Alliés n'auraient donc eu qu'un médiocre intérêt à voir la Roumanie entrer prématurément dans une guerre qui devait être longue et qui l'aurait peut-être déjà épuisée. Il n'est pas besoin d'insister, par exemple, sur la difficulté que nous aurions à ravitailler la Roumanie en munitions si elle se battait depuis l'année dernière. Mais, en outre, la Roumanie est scierie entre l'Autriche et les Bulgares, qui croient avoir un compte à régler avec elle. Toutes ces raisons font que la Roumanie (toujours dans l'intérêt commun, je le répète) ne doit agir qu'à bon escient. L'art de conclure les alliances au bon moment n'est pas la moindre partie de la politique.

Pour savoir si ce moment approche nous n'avons, d'ailleurs, qu'à consulter les Allemands eux-mêmes. Ils surveillent la Roumanie comme un baromètre. Dans une longue et minutieuse étude anonyme, un Allemand, qui, d'après maints détails, paraît fort bien renseigné, étudiait récemment la politique roumaine. Il ne trouvait que des symptômes peu encourageants pour les empires du Centre dans le fait que, du 4 août 1914 jusqu'à ce jour, la politique de la Roumanie a été faite d'une série de gradations lentes, isolément presque insensibles, mais qui, à la fin, l'ont considérablement éloignée de l'Allemagne. Quelle distance, en effet, entre la situation actuelle et le jour où, en conseil de la Couronne, le roi Charles proposait à ses ministres de marcher avec les empires du Centre ! « Aussi longtemps que des victoires allemandes furent annoncées de France, écrit l'anonyme Allemand, M. Brătianu avait peut-être uniquement pensé à un accord avec les puissances centrales. Après la bataille de la Marne, un autre plan politique commença de mûrir en lui. »

Il est curieux de voir un écrivain allemand rapporter aux conséquences de la bataille de la Marne les origines de l'évolution de M. Brătianu. Et c'est une des premières fois qu'un pareil aveu de leur défaite de septembre 1914 échappe à nos ennemis. Il est bien clair, en effet, que l'anonyme en question a mis le doigt sur la réalité. Il annonce lui-même que la politique roumaine continuera « à suivre les grands événements qui se passeront sur les divers théâtres de la guerre. » Cet Allemand est très raisonnable. Soyons-le autant que lui. Rappelons-nous que la parole est toujours à Joffre, à Douglas Haig, à Cadorna et à Broussiloff, mais que ce n'est pas non plus une raison pour que la diplomatie de l'Entente s'endorme sur les lauriers des généraux.

Jacques Bainville.

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Dimanche 23 Juillet (721^e jour de la guerre)

15 HEURES.

SUR LE FRONT DE LA SOMME, lutte d'artillerie. AU SUD DE SOYECOURT, une attaque de nuit dirigée contre nos nouvelles positions a échoué sous nos feux.

SUR LA RIVE DROITE DE LA MEUSE, bombardement du SECTEUR DE FLEURY. Combats à coups de grenades AUX ABORDS DE LA CHAPELLE SAINTE-FINE.

AUX EPARGES, une tentative allemande contre nos tranchées a été repoussée par nos feux de mitrailleuses.

Nuit calme sur le reste du front.

23 HEURES.

En dehors d'une canonnade assez vive, AU NORD DE LA SOMME, aucun événement important à signaler sur l'ensemble du front.

Nos aviateurs bombardent Mulheim-sur-le-Rhin et de nombreuses gares ennemies

Dans la journée du 21 juillet, nos avions ont bombardé la gare de Vigneulles; dans la nuit du 21 au 22, la gare de Thionville, où trois grands incendies se sont déclarés, la gare d'Arnaville, celles de Laon et de Saint-Erme; dans la nuit du 22 au 23, de nouveau la gare et les établissements militaires de Thionville. Cent quinze obus, au total, ont été lancés au cours de ces expéditions.

Dans la matinée du 22 juillet, un groupe de douze avions français a bombardé les établissements militaires de la ville de Mulheim (rive droite du Rhin). La gare et les casernes ont reçu de nombreux projectiles dont la plupart ont été signalés au but. Au retour de l'expédition, nos avions ont livré bataille à une escadrille ennemie : quatre appareils allemands ont été abattus par nos aviateurs et se sont écrasés sur le sol. Deux des nôtres ont dû atterrir dans les lignes ennemies.

Hier, dans la soirée, une pièce ennemie à longue portée a tiré plusieurs obus de gros calibre dans la région de Belfort. Ce matin un avion allemand a bombardé la ville, ne causant que des dégâts matériels.

Les Anglais prennent d'assaut les défenses avancées de Pozières

14 HEURES.

La bataille a repris aujourd'hui tout le long du front allemand DE POZIERES A GUILLEMONT et elle a atteint un haut degré d'intensité. Les troupes territoriales et les Australiens, attaquant respectivement du sud-ouest et du sud-est dans les environs de Pozières, ont pris d'assaut peu après minuit les défenses avancées de l'ennemi. Un violent combat se déroule actuellement dans le village où les Allemands se défendent avec acharnement à l'aide de nombreuses mitrailleuses.

La lutte est également fort vive en d'autres points du front de bataille. On ne signale encore aucune progression marquée de notre part. NOUS AVONS REPRIS CE MATIN LA TOTALITE DE LONGUEVAL, dont l'ennemi a, par la suite, reconquis l'extrémité nord. Les abords de GUILLEMONT ont également changé deux fois de mains.

20 HEURES 10

Nos troupes ont fait de nouveaux progrès DANS LE VOISINAGE DE POZIERES, et ont fait de nombreux prisonniers. Sur le reste du front, entre Pozières et Guillemont, la bataille continue avec une extrême violence.

Communiqué belge

Nuit et journée relativement calmes, sauf dans la région de Dismude où nous avons réduit au silence des engins allemands qui s'étaient montrés assez actifs. L'artillerie belge a exécuté avec un succès marqué des tirs de destruction contre les organisations ennemies de Hetsas.

Ayuntamiento de Madrid

Ce que deux soldats serbes ont vu en Allemagne

BELLEGARDE. 23 juillet. — Deux soldats serbes, Liobounir Remitch et Svetisar Markowitch, viennent d'arriver ici. Ils se sont évadés du camp d'Ulm, en Allemagne, et après avoir marché pendant treize nuits, ils ont gagné la Suisse où ils ont été reçus avec enthousiasme aussi bien par la population civile que par les soldats. Les deux évadés ont exprimé l'intention formelle de rejoindre au plus tôt leurs camarades à Salonique.

L'un tient à venger sa mère, sa sœur et son frère, brûlés vifs sous ses yeux à Chabetz; l'autre veut venger sa femme et ses enfants, évantris par



LIOROUNIR REMITCH et SVETISAR MARKOWITCH
Au centre un soldat suisse.
(Communiqué par l'agence Radio.)

les Autrichiens. On va donner satisfaction à ces deux braves. Bientôt ils iront à Marseille d'où ils s'embarqueront pour l'Orient.

Les deux soldats serbes ont donné des détails navrants sur les mauvais traitements qu'ils ont subis dans le camp de prisonniers :

« On nous battait à coups de crosse, on nous cinglait le visage à coups de cravache. Nos camarades français et russes se sont tous dévoués pour adoucir notre sort : ils se privaient de nourriture et de tabac et nous donnaient leur part ; jamais nous n'oublierons leur bonté.

« Voici quelle était la nourriture des prisonniers : le matin, soupe à la farine de maïs ; à midi, betteraves blanches et rouges mélangées de carottes ; le soir, tisane de tilleul avec un pain d'un kilo pour cinq hommes ; ce pain était fait d'orge broyée avec des pommes de terre ; il n'était pas mangeable. Six cents de nos camarades sont morts, cinq cents autres sont gravement malades. Nous vivions dans des baraques de 30 mètres de large sur 100 mètres de long, où nous logions au nombre de 450 à 570, sans feu durant l'hiver.

« A la fin d'avril dernier, on nous soumit à une visite médicale ; ceux d'entre nous qui paraurent le moins déprimés, furent désignés pour travailler la terre.

« Mon camarade et moi nous fûmes envoyés à Hollings chez des paysans. Il nous fallait travailler de 6 heures du matin à 8 heures du soir ; les paysans chez lesquels nous étions souffraient de la faim comme nous, ils se nourrissaient de pommes de terre et de quelques légumes. Les rares soldats venus en permission paraient de la gravité de la situation, du manque de nourriture et de la façon brutale, inhumaine dont on les poussait aux assauts.

« Les gens du village étaient presque tous en deuil : sur 350 habitants que comprend Hollingsbei-Ulm, on comptait au 15 juin 60 tués. »

Les deux soldats racontent qu'au moment de leur évasion, les gens du village étaient tristes et doutaient de la victoire. (Radio.)

Boire aux repas
Vittel - Grande Source

FARINE

LACTÉE

NESTLÉ

Se trouve
chez
Pharmaciens
Herboristes
Épiciers.

La Boîte
1^{re} 95

Le MEILLEUR
ALIMENT
des
ENFANTS

DERNIÈRE HEURE

Les Italiens s'emparent de fortes positions dans les Dolomites

ROME, 23 juillet. — Commandement suprême : Dans la vallée de Lagarina, intense action des deux artilleries.

L'artillerie ennemie a tiré sur Ario et a endommagé l'hôpital civil. En réponse, nos canons de gros calibres ont renouvelé le bombardement de Riva, d'Arco et de Rovereto et y ont provoqué des incendies.

Sur le front de Posina et sur le plateau des Sette-Comuni, la pression de notre infanterie a continué avec quelque progrès sur les pentes du mont Zebio où une brillante attaque de nos bersagliers a pris d'assaut un retranchement étendu de 300 mètres et a capturé 120 prisonniers et une mitrailleuse.

Sur le front de Cortina et sur le plateau des vallées de Trivignolo et de Cison, nos troupes ont conquis les fortes positions de Cavallarza (2.326 mètres) et de Colbricon (2.826 mètres) capturant 142 prisonniers, dont 3 officiers et 2 canons, quelques lance-bombes et un riche butin d'armes et de munitions.

Dans le Haut-Boite, l'artillerie ennemie a lancé de nouveau des obus sur Cortina-d'Ampezzo.

Notre artillerie a riposté, bombardant de nouveau Toblacco et Sillian et ouvrant aussi le feu sur Imbichen.

Sur le reste du front, aucun événement important.

LE SUPPLICE DE BATTISTI

ROME, 23 juillet. — On vient de recevoir des détails précis et terrifiants sur le supplice que l'Autriche a fait subir au député Battisti.

Le patriote du Trentin était grièvement blessé lorsqu'il fut fait prisonnier. On le transportait mourant sur les lieux du supplice, le corps ruisselant du sang qui jaillissait de trois affreuses blessures.

Après l'exécution, le cadavre du martyr resta, deux jours durant, suspendu au gibet et exposé à la curiosité horrifiée de la foule. La police avait, par voie d'affiches, convié la population de Trente et des environs à venir contempler le spectacle macabre. « Le traître est pendu », annonçait-elle.

Ces raffinements de cruauté ont produit une indignation violente parmi les habitants du Trentin, dont le supplicié était l'idole.

On apprend, d'autre part, que Battisti n'est pas le premier prisonnier exécuté par les Autrichiens, quoique grièvement blessé. Déjà, en novembre dernier, les soldats de François-Joseph capturèrent, alors qu'il opérait une reconnaissance sur le Carso, le jeune patriote Francesco Rimondin, originaire de Spalato. Transporté à l'hôpital de Gorizia, le prisonnier fut arraché de son lit de douleur et transporté mourant à la potence.

(Radio.)

UNE VICTIME de "l'organisation allemande"

BERNE, 23 juillet. — La *Vossische Zeitung* rapporte qu'une septuagénnaire, Pauline K., femme d'un plombier de Berlin, s'est tuée de désespoir de ne pouvoir s'y reconnaître dans le jeu des cartes et de ne pouvoir en tirer aucun avantage. Elle se sentait, qu'elle pensait, se plaint à ses voisins de passer ses journées entières sans manger, faute de présenter la carte utile, a fini par se pendre dans un accès de folie. (Radio.)

La Suède prend des mesures de précaution contre les sous-marins et les aéronefs

STOCKHOLM, 23 juillet. — En addition au décret royal du 20 décembre 1912, défendant aux sous-marins de demeurer ou de voyager dans les eaux territoriales suédoises, exception faite pour certaine partie de l'Oresund, le gouvernement a ajouté l'avis que le sous-marin contrevenant à cette défense court le risque d'être attaqué par la force des armes, sans avertissement préalable.

Le sous-marin qui, par mauvais temps ou avarie, est obligé d'entrer dans le territoire défendu, restera en surface, le pavillon national arboré, ainsi que le signal international indiquant la cause de la présence du sous-marin. Le décret entrera en vigueur le 28 juillet.

En même temps, est publiée la défense provisoire faite aux navires aériens étrangers de passer sur le territoire suédois sans permission particulière du gouvernement suédois.

LA POUSSÉE RUSSE de Riga aux Carpathes

En six jours, nos alliés ont fait 27.000 prisonniers et pris 40 canons

PÉTROGRAD, 23 juillet. — Communiqué de l'après-midi du grand état-major :

Sur les positions de Riga, intense duel d'artillerie.

Au nord-est de Smorgone, dans la région du village de Martyschi, les Allemands ont tenté d'opérer des rassemblements dans les tranchées et boyaux, avec l'intention de reconquérir l'élément de position que nous leur avons enlevé la veille, mais sous le feu de nos batteries, ils ont reflué vers leurs propres tranchées.

Toutes les tentatives ultérieures de l'adversaire pour lancer une contre-attaque ont été arrêtées par nos feux d'artillerie et de mousqueterie.

Sur le Stokhod dans la région de Zaretschi et de Berezutza, l'ennemi nous a attaqué, hier, à 9 heures du soir : il a été repoussé.

Hier, dans la région de Varokity-Tartaroff, sur les rives de Delatyn à Marmaros-Siget, nous avons fait prisonniers 5 officiers, dont un commandant de bataillon, et 183 soldats; nous avons pris 3 canons et 1 mitrailleuse.

Dans les Carpathes, on signale des pluies et des chutes de neige.

Dans la période du 20 au 21 juillet, nous avons capturé 370 officiers, dont un général, un colonel et 13.700 soldats; nous avons enlevé 10 canons, ce qui porte le chiffre total des prisonniers signalés dans le communiqué d'hier matin à 27.000, officiers compris, avec 40 canons.

En Asie-Mineure, les Russes enlèvent les villes de Fol et de Kialkit-Tchewtik

Sur le littoral de la mer Noire, nos troupes ont enlevé, à la suite d'un combat, la ville de Fol et ont avancé considérablement au sud de ce point. Nous avons capturé sur ce point de nombreux prisonniers et enlevé un drapeau vert sacré des bandes irrégulières turques.

Dans le bassin de la rivière Yeshim-Irmak-Ozerken, nous avons occupé la ville de Kialkit-Tchewtik.

Dans la direction d'Erzindjian, nos troupes ont franchi l'Euphrate occidental dans la région du pont de Kitar-Kerri.

Dans la direction de Moussoul, à l'est de la région de Rebandouze, nos troupes combattent d'importantes forces turques.

Les Allemands ratulés d'Ikaku au golfe de Riga

PÉTROGRAD, 23 juillet. — Après quatre jours de combats sans trêve sur les positions de Riga, la lutte y a cessé, les Russes ayant besoin de consolider le terrain gagné, les Allemands ayant besoin de renforts qu'ils amènent d'autres secteurs du front.

Comme résultat de ces combats, les Russes ont refoulé les Allemands d'Ikaku jusqu'au golfe de Riga. Leur succès a été particulièrement important dans la région de Kemmum, où les Russes ont progressé de 20 verstes vers l'ouest.

Le cabinet bulgare se désagrège

BERNE, 23 juillet. — On télégraphie de Sofia à l'Est que l'on s'attend à voir d'autres ministres bulgares suivre l'exemple de M. Apostolow, ministre des chemins de fer, et donner à leur tour leur démission.

Ces démissions auraient pour cause un désaccord profond entre les membres du gouvernement au sujet de la politique intérieure de la Bulgarie.

M. Radoslavoff cède à l'opposition

ZURICH, 23 juillet. — La *Gazette de Voss* mande de Sofia que le ministre-président Radoslavoff a dû céder devant l'opposition. Il avait proposé que le budget fût voté pour tout le second semestre, mais les partis de l'opposition étaient contre cette proposition, de sorte qu'il dut retirer sa proposition, et le budget ne sera voté que pour trois mois.

Une scission dans le parti agrarien

ZURICH, 23 juillet. — Selon la *Gazette de Francfort* environ dix membres du parti agrarien bulgare ont déclaré qu'ils sortiraient de ce parti pour se joindre au parti Radoslavoff.

De leur propre aveu les puissances centrales sont réduites à la défensive

GENÈVE, 23 juillet. — On mande de Berlin : Dans le *Forwaerts*, le colonel Gaedke, contrairement aux assertions de la *Gazette de l'Allemagne du Nord*, reconnaît ouvertement que, sur tous les théâtres de la guerre, les puissances centrales sont à cette heure sur la défensive.

L'offensive ennemie progresse sur tous ces théâtres, dit-il, d'un pas égal, bien qu'alterné. Le signal du départ n'a pas été donné partout en même temps, mais les Russes, partis les premiers, ont eu de quoi nourrir leur offensive jusqu'au départ des autres.

La dernière offensive anglaise a réussi à se mettre à la hauteur de celle des Français par les 2 à 6 kilomètres qu'elle a gagnés vers l'est.

Broussiloff conduit son offensive sur une échelle étendue, avec une volonté de fer et une main habile ; nous devons nous attendre à ce que les attaques dirigées vers le sud et l'ouest se reproduisent ces prochains jours.

LEUR DERNIÈRE TROUVAILLE

L'exploitation de l'enfance

AMSTERDAM, 23 juillet. — La campagne allemande d'appâtage « pour femmes et enfants mourant de faim » a pris une nouvelle forme. Le ministre d'Allemagne à la Haye a demandé à des institutions charitables hollandaises de se charger d'enfants allemands ayant besoin d'une bonne nourriture, qui est introuvable en Allemagne.

La tentative que fait le commissaire allemand Kuhlmann pour exciter l'émotion des neutres en se servant de petits enfants comme réclame, ressemble à la honteuse exploitation des enfants par les mendiants professionnels.

La mortalité infantile baisse en Allemagne depuis douze mois. Le docteur Tilger, de Bonn, écrit dans la *Kölnische Zeitung* :

« A en juger par le grand nombre d'enfants à mine fraîche et joyeuse que l'on voit tous les jours dans les rues et les jardins publics, il y a lieu de croire que l'état de santé des enfants est généralement favorable. »

C'est un témoignage de source allemande qui vient démentir la campagne mensongère qu'essaie de mener le représentant de l'empire à la Haye.

LA REVOLTE ARABE

LE CAIRE, 23 juillet. — Des nouvelles authentiques ont été reçues, suivant lesquelles des engagements importants se sont produits près de Médine, dont la garnison a exécuté une sortie contre les Arabes assiégeant la ville du côté sud.

Les Turcs ont perdu 2.500 hommes, les troupes du shérif, 500.

Les Arabes se sont emparés de grandes quantités d'armes. Le shérif Abdullah bombarde maintenant les casernes et les maisons de Taif, où les Turcs résistent.

On s'attend à une prompte capitulation.

Les courses de Saint-Sébastien

La Grande Course de Haies est gagnée par Botticelli

SAINT-SÉBASTIEN, 23 juillet. — La journée de Saint-Sébastien a été triomphale.

La grande course de haies est revenue au cheval français Botticelli, que le roi Alphonse XIII avait acheté la veille et qui a porté, pour la première fois, à la victoire les couleurs du duc de Tolède.

Le roi, selon l'usage, a ramené le vainqueur aux balcons, et la foule lui a fait une ovation enthousiaste.

RÉSULTAT

Grande Course de Haies (handicap, 10.000 fr., 3.400 mètres). — 1. Botticelli, à M. le duc de Tolède (W. Head) ; 2. Our Love, à M. T. P. Thorne (Arnaut) ; 3. Roi de la Lande, à M. le duc de Tolède (O'Connor) ; 3 longueurs, 6 longueurs.

Non placés : Mohéli (Gardner), Serpent V (T. Burns), Anémique (Bowd), Va Tout (Drayton), Bénédiction de Soulas (Gosille), Reliquat (Riolfo), Sunbath (Higson).

Mutuel : Ecurie du duc de Tolède, gagnant, 12 fr.; Botticelli, placé, 8 fr.; Our Love, placé, 7 fr.; Roi de la Lande, placé, 8 fr.

La crise des transports, par CH. GENTY



François-Joseph. — Des troupes fraîches, s'il vous plaît ?
Guillaume. — Impossible; les Alliés ont fermé le disque...

La reine d'Espagne et ses enfants à La Granja



Chaque année, la famille royale espagnole quitte Madrid au début de l'été pour se rendre au château de La Granja. C'est dans le parc de cette ville que fut pris cet instantané montrant la gracieuse souveraine se promenant en compagnie de ses enfants, le prince héritier Alphonse, les princes don Jaime et Gonzalo, et les petites princesses Marie-Christine et Béatrice.

Sur le théâtre des succès russes, en Volhynie



ECLATEMENT D'UN OBUS DE GROS CALIBRE DEVANT UNE TRANCHEE RUSSE



EN VOLHYNIE DES OFFICIERS EXAMINENT DES CLOCHES QUI AVAIENT ETE REQUISITIONNEES PAR LES AUTRICHIENS



UN OFFICIER EN OBSERVATION DANS UNE TRANCHEE AVANCEE



BATTERIE D'ARTILLERIE LOURDE ALLANT PRENDRE POSITION

Elargissant sa victoire du 16 juillet, le général Sackharoff, commandant l'aile droite des armées Broussiloff en Volhynie, continue à refouler les troupes austro-allemandes de Linsingen au sud de la Lipa. Mais ce dernier trouvera-t-il encore des renforts ? Il est probable que Hindenburg, qui lui avait déjà prêté main-forte, ayant lui-même à faire face à une nouvelle attaque de Kouropatkine, devant laquelle ses soldats ont dû reculer, ne pourra plus désormais répondre à ses appels.

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les premiers blessés

La guerre déclarée, Mme Cadène, la femme du maire de Beauvillage, petite sous-préfecture dauphinoise de 5.000 habitants, avait réuni, dès les premiers jours d'août, toutes ses relations, mondaines ou officielles, et, avec la décision qui la caractérisait, leur avait déclaré :

— Nous allons fonder une ambulance !

Aucune d'elles n'appartenait à la Croix-Rouge, et elles auraient sans doute été bien en peine de distinguer les « Femmes de France » des « Dames françaises » ; mais Mme Cadène ne s'embarrassait pas de si peu. La filature de son mari, un des plus gros industriels de la région, avait, du fait de la mobilisation, perdu les meilleurs de ses ouvriers, et la moitié des ateliers étaient vides. Il fallait bien utiliser toute cette place. Quant à la compétence des infirmières, bénévoles qu'il s'agissait de recruter, c'était là une question secondaire : toute femme ne possède-t-elle pas, peu ou prou, les qualités requises d'une garde-malade ? On se leur demandait d'ailleurs, pour commencer, que leur concours précuniaire : quand les vastes ateliers déserts seraient, grâce à elles, pourvus d'une double rangée de lits, que la salle d'opérations serait aménagée suivant les dernières exigences de la chirurgie moderne et que la buanderie et la cuisine seraient à l'avenant, elles auraient accompli l'essentiel de leur tâche, et elles pourraient ensuite, si le cœur leur en disait, apprendre à soigner des malades, à faire des pansements et à poser des ventouses.

Ce programme séduisit les invitées de Mme Cadène, qui, tout en grignotant des petits-fours et en sirotant des boissons glacées, décidèrent qu'il fallait commencer par élire un bureau. Cette idée leur avait été suggérée par la sous-préfète, Mme Vergniol, qui, jalouse de l'initiative de la mairesse, cherchait à s'en attribuer tout le profit, ne doutant pas que son titre officiel ne lui valût la présidence.

Contrairement à son attente, ce fut à Mme Cadène, plus sympathique et dont les thés étaient plus abondants, qu'échut cette dignité.

Du coup, Mme Vergniol trouva un goût d'amertume à l'orangeade qu'elle était en train de suoter, et, de colère, elle brisa son chapeau. Incapable de digérer cet affront, elle circonvinrent, séance tenante, quelques mécontentes comme elle ; et, dès le lendemain, elles fondèrent ensemble une ambulance rivale, qui devait avoir son siège dans l'hôtel même de la sous-préfecture, dont tout un corps de bâtiment était inoccupé. Les recrues de la mairesse ayant pris le titre de « Sœurs du soldat », elles renchérirent et se baptisèrent les « Secouristes dauphinoises ». Et ce fut dès lors, entre les deux clans, une émulation constante et non dépourvue d'animosité.

On commença d'abord par se disputer le seul médecin que la mobilisation eût laissé à Beauvillage : Mme Cadène, pour qui nul sacrifice d'argent ne comptait quand son amour-propre était en jeu, lui offrit de plus gros honoraires, mais Mme Vergniol lui fit miroiter la croix, objet de ses rêves ; et ce fut elle qui l'emporta.

Ayant perdu la première manche, la présidente des « Sœurs du soldat » n'eut pas de cesse avant d'avoir pris sa revanche. Elle fit venir, Dieu sait d'où, un jeune docteur roumain, qui ne manquait pas d'allure, et qu'on appelait très haut : « Monsieur le professeur ». Elle fit transformer le camion de la filature en ambulance automobile. Elle embaucha deux boy-scouts, affublés du titre de « chasseurs ». Et les Secouristes dauphinoises ayant réussi à caser cinquante lits dans les locaux vacants de la sous-préfecture, elle en installa soixante chez elle et fit publier dans une gazette locale des vues de son « hôpital modèle ».

Mais le plus grand sujet de rivalité entre les deux œuvres était encore la question de savoir laquelle aurait la première des blessés. La guerre durait déjà depuis trois mois, et malgré toutes leurs démarches, ni Mme Vergniol ni Mme Cadène n'avaient obtenu satisfaction à cet égard.

— J'ai la promesse formelle de l'autorité militaire, déclarait à qui voulait l'entendre la sous-préfète ; après Valence et Briançon, c'est Beauvillage qui aura l'honneur d'hospitaliser nos héros ; et comme il n'y a ici qu'une seule ambulance qui soit officiellement reconnue...

— Laissez-la dire, répondait la mairesse à ceux qui lui rapportaient ces cancanes ; mes soixante lits seront occupés avant qu'un seul blessé franchisse le seuil de la sous-préfecture...

Et telle était son assurance qu'elle impressionnait les plus sceptiques.

Sur ces entrefaites, on apprit dans le clan Vergniol que « le rasoir » — c'était la nom de ces dames avaient baptisé le directeur de l'ambulance rivale — allait instituer un cours d'infirmières, avec leçons cliniques à l'appui de la théorie. On en fit des gorges chaudes.

— Quel poseur, que ce blanc-bec !

— Et quelles diables que ses admiratrices !

— Est-il permis de faire tant d'embarras !

— Un cours d'infirmières ! Comme si tout le monde ne savait pas administrer une potion ou faire un pansement !

— C'est du dernier grotesque...

Les choses en étaient là lorsqu'un soir de novembre Mme Vergniol, passant entre chien et loup sur le cours où habitaient les Cadène, vit l'ambulance-automobile, dont les Secouristes étaient si jalouses, stopper devant la filature ; et les boy-scouts étant accourus, elle crut défailir de rage au spectacle qui s'offrit alors à ses yeux : sur une civière, que les deux « chasseurs », stylés, descendaient avec précaution du véhicule poussiéreux, elle aperçut un corps, caché par une toile, mais dont les contours apparaissaient nettement ; et quand ils se furent débarrassés de leur fardeau, les deux petits brancardiers revinrent chercher une seconde civière, sur laquelle était étendu un deuxième corps. Puis, la porte cochère s'étant refermée derrière eux, l'auto dérapa et prit le chemin de son garage.

Fort heureusement, Mme Vergniol, rentrant dare-dare à la sous-préfecture, fit irruption dans le cabinet de son mari :

— C'est une honte, une infamie...

A bout de souffle, elle exprimait sa rage en martelant du poing les dossiers qui encombraient le vaste bureau.

— Quoi ? Qu'est-ce qui t'arrive ?

— Mais ça ne se passera pas comme ça, tu sais !

— A qui en as-tu donc ?

— Cette Cadène...

— Qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Il y a qu'elle a des blessés.

— Quelle blague ! On t'a dit ça pour te faire monter...

— Je viens de les voir...

— Qu'est-ce que tu me chantes ? C'est impossible.

— Je te dis que je les ai vus, de mes yeux, comme je te vois...

Et faisant à l'incrédule un récit amplifié de l'événement qui la mettait dans tous ses états, Mme Vergniol s'efforça de lui démontrer qu'ils seraient tous deux la risée de la ville s'il supportait, lui tout-puissant, un affront aussi sanglant, et pour conclure elle exigea qu'il allât revendiquer ce qu'elle appelait « ses droits ».

Habitué à céder à tous les caprices de sa femme, le sous-préfet se présentait le lendemain matin à la filature, où il demandait à voir « les blessés ».

On le regarda d'abord avec ahurissement. Puis, devant son insistance, on alla chercher « monsieur le professeur » qui, lui aussi, fit l'étonné. Mais Vergniol, précisant : « ...Les deux blessés que vous avez reçus hier soir, vers six heures, et qui vous sont arrivés par votre ambulance automobile... »

— Ah ! très bien, s'écria le docteur. Si vous voulez vous donner la peine de me suivre, je me ferai un plaisir de vous les montrer.

Conduisant son visiteur jusqu'à la salle d'opérations : « Les voilà », dit-il, narquois, en lui indiquant de la main deux mannequins destinés au cours d'infirmières et qu'on était allé chercher, la veille, à Grenoble.

Et riant sous cape de la tête du sous-préfet :

— Si Madame Vergniol en désire un, ajouta-t-il, je le lui cède, bien volontiers... à prix coûtant.

André Avène.

Est-ce encore un attentat allemand ?

SAN-FRANCISCO, 23 juillet. — Une bombe cachée dans une valise qu'on avait placée devant une maison, a fait explosion au moment du passage d'une manifestation pour accélérer la préparation militaire des Etats-Unis.

Six personnes ont été tuées et vingt-neuf blessées.

"EXCELSIOR" RÉTRIBUE

les photographies intéressantes
qui lui sont envoyées par ses
correspondants et lecteurs sur

La vie sociale — La vie artistique — Les procès importants — Les accidents graves — Les événements locaux — La vie économique — Les sports — Tous faits pittoresques

Pour ceux qui ne peuvent s'éloigner

La saison estivale n'est pas pour tout le monde une période de vacances. Beaucoup de gens, surtout dans les temps pénibles que nous traversons, ne peuvent interrompre leurs occupations pour aller faire la cure d'air dont leurs poulmones, écrasés par l'atmosphère de la ville, ont cependant grand besoin. Aussi les cas d'asthme, de dépression nerveuse, sont-ils fréquents pendant les grandes chaleurs. De plus, l'élévation de la température entraîne parfois à des imprudences. On absorbe trop de boissons froides. On ne surveille pas assez son alimentation. De là des troubles gastriques qui compromettent la régularité des fonctions. Un grand affaiblissement en résulte qui vous met à la merci des complications les plus fâcheuses.

A tous ceux qui ne peuvent aller se retremper à l'air pur de la montagne ou de la mer, nous conseillons de faire, dès les premières chaleurs, une cure de Pilules Pink. Les Pilules Pink, en purifiant le sang, en activent la circulation et, par le fait même, assurent le bon fonctionnement de tout l'organisme. Quelques boîtes de Pilules Pink prises dès maintenant vous feront supporter sans fatigue les chaleurs de l'été.

Les Pilules Pink sont en vente dans toutes les pharmacies et au dépôt : Pharmacie Gablin, 23, rue Balbu, Paris : 3 fr. 50 la boîte, 17 fr. 50 les six boîtes, franco.

La Fête nationale belge

A PARIS

Un *Te Deum* solennel a été chanté, hier matin, à onze heures, à l'occasion de la fête nationale belge dans l'église de la rue de Charonne.

Cette solennité avait attiré une foule considérable de réfugiés appartenant à toutes les classes de la société. Des dix heures, l'église était envahie. La nef était décorée de nombreux drapeaux aux couleurs de la Belgique, du Congo et des Alliés. Au-dessus du chœur était suspendu un grand écusson orné des lions symboliques et de la devise belge : « L'Union fait la force. »

Nous avons noté dans le chœur : le colonel Renault, représentant le président de la République ; M. Bastin, consul général de Belgique ; Mgr Clément, représentant le cardinal Amel, archevêque de Paris ; le chevalier Van der Elst, conseiller de la légation belge ; le baron Jules Guillaume, le baron de Zuylen de Nyvelt et tout le personnel de la légation. La duchesse de Vendôme, en ce moment en Savoie, s'était fait représenter par une demoiselle d'honneur. On remarquait également de nombreux officiers belges, etc.

La messe a été célébrée par l'abbé Moyersoen qui a ensuite entonné le *Te Deum*.

Sous la direction de M. Jules Meunier, la maîtrise de Sainte-Glotilde exécuta divers morceaux de musique sacrée, puis le *Pater Noster* de Gevaert fut chanté par M. Fontaine, de l'Opéra, artiste belge, originaire de Dinant. Le même artiste chanta encore : l'*Agnus Dei*, de Bizet, l'*Ave Maria*, de Gounod, et enfin la *Brabançonne*. L'orgue était tenu par M. Delafosse.

EN PROVINCE

La fête nationale belge a été d'autre part célébrée en province dans toutes les localités où les réfugiés sont en nombre. Elle a été l'objet d'une solennité toute particulière au camp d'Auvours, près du Mans, où sont cantonnées les troupes belges en formation.

Dès six heures du matin, les troupes belges se sont réveillées aux sons de la *Brabançonne* ; de neuf heures à onze heures a eu lieu l'inspection des baraques et du camp également décorés et pavoisés, pendant que l'harmonie donnait un concert-promenade. La messe militaire a été célébrée à onze heures quinze, en plein air, au kiosque de musique, avec le concours de l'harmonie et de la symphonie. Le *Te Deum* a été chanté par quatre-vingts choristes. Dans l'après-midi, un programme sportif et théâtral a permis d'apprécier l'habileté, la vigueur et le gai moral des soldats du roi Albert.

A Lyon, un *Te Deum* a été également célébré ; les autorités civiles et militaires y assistaient. Cette cérémonie a été suivie d'une réception de la colonie belge chez le consul général, M. Mulatier.

A Toulon, une messe a été célébrée en l'église Saint-Louis pour les soldats et civils tombés au champ d'honneur et pour la libération de la patrie. Au cours de cette cérémonie à laquelle les autorités militaires, maritimes et civiles étaient représentées des artistes réfugiés de Liège ont interprété un programme musical choisi.

COURS ET CONFÉRENCES

Vendredi 28 et samedi 29 juillet, matin et après-midi, auront lieu, au lycée Janson-de-Sailly, rue de la Pompe, une série de conférences, accompagnées de démonstrations pratiques sur la gymnastique scolaire, l'éducation de l'adolescent et la préparation militaire.

LE "TIP" remplace le Beurre

Chez tous les Marchands de Beurre et COMEST. (1/45 le 1/2 kg.)

LA VIE SPORTIVE



AU PARC DES PRINCES. — LE GRAND PRIX NATIONAL.

CYCLISME

Au Parc des Princes. — Une foule considérable, supérieure à celle des précédentes réunions, avait, hier après-midi, envahi les enceintes du vélodrome d'Auteuil, pour assister à la réunion de courses organisée par la France Athlétique et Sportive, au bénéfice de la caisse de Préparation militaire de l'U.V.F.

Le gros morceau de la journée, le Prix National, a été enlevé par Marcel Bérthet, devant Deruyter et Lapize; les deux manches du match de motocyclettes ont été pour Moreau, et Masson s'est adjugé la course de vitesse et le handicap.

C'est, en résumé, une très belle réunion, à laquelle assistaient de nombreux personnalités sportives; elle fait le plus grand honneur à M. Pierre Benoist, président de la F.A.S., l'actif organisateur de la Coupe d'Excelsior.

Résultats techniques :

Prix du « Bonnet Rouge » (vitesse, 1.333 m., 2 tours de piste). — Première série : 1. Masson (C.A.S.G.), 2. Puech (H.C.P.), à deux longueurs; 3. Peress (A.C.P.), 4. Derenne (F.A.S.), 5. Largillier (F.A.S.). Temps : 2 m. 28 s. 4/5; les 200 m. en 14 s. — Deuxième série : 1. Lucien Bougaud (F.A.S.), 2. Badenas (F.A.S.), à une longueur; 3. Cible (F.A.S.), à une demi-longueur; 4. Beaudri (H.C.P.), Temps : 2 m. 10 s. 2/5; les 200 m. en 13 s. 3/5. — Troisième série : 1. Bonheur (U.A.XX), 2. Claisy (U.V.F.), à 30 mètres; 3. Grassin (H.C.P.), à une demi-roue. Temps : 2 m. 22 s.; les 200 m. en 16 s. — Quatrième série : 1. Van den Hove (F.A.S.), 2. Eschenbrenner (F.A.S.), à 25 mètres; 3. Forlini (F.A.S.), à une longueur; 4. Savina (C.E.P.), Temps : 2 m. 25 s.; les 200 m. en 14 s. 3/5. — Série de repêchage : 1. Grassin (F.A.S.), 2. Jobay (F.A.S.), à 10 centimètres. Temps : 2 m. 17 s. 2/5; les 200 m. en 14 s. 3/5. — Première demi-finale : 1. Masson (C.A.S.G.), 2. Grassin (H.C.P.), à une demi-roue; 3. Bonheur (U.A.XX), Temps : 2 m. 35 s. 3/5; les 200 m. en 13 s. 2/5. — Deuxième demi-finale : 1. Badenas (F.A.S.), 2. Lucien Bougaud (F.A.S.), à 5 mètres; 3. Puech (H.C.P.), à deux longueurs. Temps : 2 m. 30 s.; les 200 m. en 14 s. — Troisième demi-finale : 1. Van den Hove (F.A.S.), 2. Claisy (U.V.F.), à deux longueurs; 3. Eschenbrenner (F.A.S.), Temps : 2 m. 30 s.; les 200 m. en 14 s. — Finale : 1. Masson (C.A.S.G.), 2. Van den Hove, à une longueur; 3. Badenas (F.A.S.), à une longueur. Temps : 2 m. 51 s. 1/5; les 200 m. en 13 s. Très belle lutte pour la première place.

Handicap du demi-mille (804 mètres). — Première série : 1. Masson (C.A.S.G., scratch); 2. Badenas (F.A.S., 25); 3. Delfy (H.C.P., 50); 4. Peress (A.C.P., 55); 5. Derenne (F.A.S., 35); 6. Tomasso (U.V.F., 40); 7. Rehard (F.A.S., 85); 8. Beaudri (H.C.P., 60). Temps : 1 m. 3 s. 3/5; les 200 mètres en 15 s. 1/5.

Deuxième série : 1. Puech (H.C.P., 15 m.); 2. Eschenbrenner (F.A.S., 20); 3. à une longueur; 4. Chocque (C.A.S.G., 35); 5. Joby (F.A.S., 5). Temps : 1 m. 4 s.; les 200 mètres en 15 s.

Troisième série : 1. Lucien Bougaud (F.A.S., 10); 2. Claisy (U.V.F., 20), à 10 mètres; 3. Haynal (A.C.P., 25); 4. Barilli (H.C.P., 50). Temps : 1 m. 1 s. 1/5; les 200 mètres en 13 s. 3/5.

Finale : 1. Masson (C.A.S.G., scratch); 2. Eschenbrenner (F.A.S., 20), à 2 long.; 3. Puech (H.C.P., 15); 4. L. Bougaud (F.A.S., 10); 5. Claisy (U.V.F., 20); 6. Badenas (F.A.S., 25). Temps : 1 m. 14 s. 1/5; les 200 mètres en 13 secondes.

Match Lantier-Moreau (motocyclettes, 5 kilom.). — Première manche : 1. Moreau, 2. Lantier, à 5 mètres. Belle lutte entre les deux adversaires; Lantier paraît devoir gagner, mais Moreau le passe dans la ligne d'arrivée. Temps : 3 m. 18 s. 4/5.

Deuxième manche : 1. Moreau, 2. Lantier, à 15 mètres. — Les deux champions se passent tour à tour; Moreau, en tête au dernier kilomètre, ne se laisse pas rejoindre et, après un dernier tour en 24 s. 2/5 (moyenne 97 kil. 463), passe avec 15 mètres d'avance la ligne d'arrivée. Temps : 3 m. 17 s. 2/5, soit à plus de 92 de moyenne. Courses très applaudies.

Grand Prix National (50 kil. derrière tandems, en deux manches de 20 et 30 kil.). — 1^{re} manche (20 kil.) : 1. Deruyter, en 26 m. 46 s. 1/5; 2. Bérthet, à une longueur; 3. Lapize, à un tour.

Lutte très vive dans les premiers kilomètres, les trois adversaires se passent à tour de rôle sans qu'aucun de leurs tentatives de lâchage obtienne un résultat décisif; aux 10 kilomètres, atteints en 13 m. 21 s. 2/5, Lapize est en tête, les autres à une longueur

au quatorzième kilomètre Lapize crève, perd 300 mètres et, ses entraîneurs ne le reprenant pas immédiatement, est alors doublé; aucun changement jusqu'à la fin de la course; au sprint Deruyter s'assure une longueur d'avance; les 200 derniers mètres en 13 s. 2/5.

2^e manche (30 kil.) : 1. Bérthet, en 40 m. 21 s. 2/5; 2. Deruyter, en 41 m. 50 s. 2/5; 3. Lapize, à une longueur.

Aucun incident important avant le huitième kilomètre où Deruyter s'échappe. Bérthet suit, mais Lapize privé momentanément d'entraîneurs perd 100, puis 200 mètres. Aux 10 kilomètres (13 m. 21 s. 1/5 par Bérthet), Lapize se rapproche mais ses adversaires accélèrent et à un moment le retardataire n'est plus qu'à quatre-vingts mètres, il ne peut parvenir à combler l'intervalle et rétrograde peu à peu; au moment où les 20 kilomètres sont franchis par Bérthet, suivi de Deruyter, en 26 m. 39 s. 4/5, ce dernier crève et perd 150 mètres; c'est alors une belle lutte entre les trois concurrents et un peu après la demi-heure (22 kil. 450) Lapize rejoint Deruyter tandis que, de son côté, Bérthet a augmenté son avance pour venir, trois tours avant la fin, doubler ses adversaires et même prendre en surplus 150 mètres sans que ceux-ci, trop occupés à se surveiller, cherchent à l'empêcher.

Classement général : 1. Bérthet, 3 points, temps total 1 h. 7 m. 9 s. 1/5; 2. Deruyter, 3 points, temps total 1 h. 8 m. 37 s. 1/5; 3. Lapize, 6 points, temps total 1 h. 10 m. 8 s. 3/5.

Le Championnat d'Espagne. — Devant les réclamations de plusieurs coureurs relativement à la décision du juge à l'arrivée de cette course, la commission sportive a examiné les photographies et même un film établissant le classement suivant : 1. J. Manchon (Madrid), 2. O. Leblanc (Madrid), 3. B. Roig (Palma), 4. J. Magdalena (Barcelone), 5. A. Bartrina (Barcelone), 6. Simon Feber (Palma), 7. I. Estève (Barcelone).

NATATION

Les Andax Nageurs.

Notre confrère l'Auto a fait disputer hier, avec le concours de la Ligue Nationale de Natation, la sixième sortie d'Andax nageurs. Cette réunion a obtenu un excellent succès.

Il s'agissait de couvrir 6 kilomètres en Merne, le départ étant donné à l'île de Pingouine, à La Malouine, et l'arrivée fixée à Nogent-sur-Marne, c'est-à-dire en descendant la rivière. Vingt-cinq concurrents s'étaient fait inscrire pour disputer cette compétition; vingt et un ont pris le départ et douze se sont classés. Résultats :

1. R. Lelandaïs, en 1 h. 5 m.; 2. René Guot, en 1 h. 1 m.; 3. Gaston Bolteux, en 1 h. 40 m.; 4. Madeleine Horiot, en 1 h. 12 m.; 5. Georgette Ilouy, en 1 h. 26 m.; 6. Henri Lèbre, en 1 h. 31 m.; 7. René Coulture, en 1 h. 31 m. 35 s.; 8. Henri Braunstein, en 1 h. 36 m.; 9. Jacques Lipp, en 1 h. 38 m.; 10. René Carré, en 1 h. 40 m.; 11. Eugène Pinson, en 1 h. 41 m.; 12. Henri Gilbert, en 1 h. 44 m.

ATHLETISME

Les Grands Prix du Stade. — Un très nombreux public se pressait à cette réunion organisée hier après-midi par le Stade Français sur son terrain de la Pélissanderie (bois de Saint-Cloud). Cent vingt coureurs participaient aux diverses épreuves de la journée et ont donné aux assistants le spectacle de très belles luttes sportives. Résultats :

Grand Prix de vitesse (100 mètres, handicap, réservé au Stade). — 1. Vellillard (4 m.); 2. Seurin (5 m.); 3. Hennin (scratch). Temps : 11 s. 1/5.

Grand Prix de demi-fond (1 500 m., handicap, réservé au Stade). — 1. Grenier (30 m.); 2. Routhier (15 m.);

3. Bruhl (70 m.); 4. Dobrenel (30 m.). Temps : 4 m. 30 s. 2/5.

110 mètres haies, interclubs. — 1. Martin (S.F.), moins 10 mètres; 2. Bérard (S.F.), moins 5 mètres; 3. Vellillard (S.F.), moins 12 mètres. Temps : 18 s. 1/5.

400 mètres handicap, interclubs. — 1. Rainbert (C.A.S.G., 10 mètres); 2. Irondelle (C.A.S.G., 7 m. 30); 3. de Montfort (H.C.F., 10 m.). Temps : 51 s. 1/3.

800 mètres handicap, interclubs. — 1. Lunel (S.F., 55 m.); 2. Henry (C.A.S.G., 45 m.); 3. Audinet (C.A.S.G., scratch).

Saut en hauteur. — 1. Rouellé (C.A.S.G.), 1 m. 70;

2. Martin (S.F.), 1 m. 60; 3. Vellillard (S.F.), 1 m. 55.

Saut en longueur. — 1. Grégoire (S.F.), 6 m. 15;

2. Durando (H.C.F.), 6 m. 11; 3. Rouellé (C.A.S.G.), 6 m. 01.

Lancement du disque. — 1. Pedro da Conceicao (S.F.), 28 m. 15;

2. Martin (S.F.), 26 m. 30; 3. Fillipeau (C.A.S.G.), 26 m. 29.

AUTOMOBILISME

Le taux de la taxe à Paris. — Le taux de la taxe municipale sur les voitures automobiles est fixé, pour l'exercice 1916, à 71 0/0 de la contribution en principal établie par l'Etat sur les mêmes éléments.

BILLARD

Cure bat Morlier. — Le match en 4.000 points au cadre de 0.45 entre le professeur Cure et Alfred Morlier, le joueur bien connu, vient de se terminer; Cure a fait une moyenne de série de 40 dans le match, alors que Morlier n'a fait qu'une moyenne de 20. C'est exactement par 4.000 points à 1.860 que Cure a battu Morlier. Les plus fortes séries ont été, pour le premier, de 238, et de 96 pour le second.

HIPPIQUE

L'écurie de course du roi d'Espagne. — Le roi Alphonse, qui s'est pris d'un goût très vif pour le sport hippique et qui possédait déjà, d'ailleurs, quelques chevaux, vient d'acheter tous les animaux composant l'écurie de course de M. Jean Lloix. Hier, ceux d'entre eux qui figuraient au programme de Saint-Sébastien ont couru sous les couleurs royales. M. Jean Lloix continuera à les entraîner pendant la durée du meeting.

Courses de Saint-Sébastien. — Résultat d'hier, 23 juillet :

Prix de Renteria (handicap, 1.500 pesetas, 2.300 m.). — 1. Lucéol, à M. A. Torre Palma (Ceca); 2. Odda, à M. le marquis de Martorell (Marsh); 3. Wonderland, à M. le comte de Rincón (García); 1 long. 1/2, 1 longueurs.

Non placés : Questure (Hiron), Flying Man (Andrade).

Mutuel : Lucéol, gagnant, 11 fr.; placé, 6 fr. 50; Odda, placé, 6 fr. 50.

Prix du Sport belge (mixte, 3.500 fr., 1.000 m.). — 1. Popinjay, à M. W. K. Vanderbilt (O'Neill); 2. Irish Singh, à M. L. Caseneuve (Gaille); 3. La Reclaire, à M. L. Gentien (Grandchamp); 4 longueurs, encolure.

Non placés : Fancuse (Arnaut), Florine (Stehes), L'Incomparable (Stehes), Boofjack (Bliss), Dudarke (Bryan).

Mutuel : Popinjay, gagnant, 7 fr.; placé, 7 fr.; Irish Singh, placé, 17 fr.; La Reclaire, placé, 49 fr.

Prix d'Auteuil-Longchamps (5.000 francs, 1.000 mètres). — 1. Crown Prince, à M. J. D. Conn (Stokes); 2. L'Insurgé, à M. G. Forest (M. Henry); 3. Madjorsko, à M. le duc de Toledo (Jennings). — Une longueur, une longueur.

Non placés : Gibbons (O'Neill); Novio Stokes.

Mutuel : Crown Prince, gagnant, 7 fr.; placé, 7 fr.; L'Insurgé, placé, 12 fr.

Prix de la Chronique du Turf (handicap, 5.000 fr., 1.800 mètres). — 1. Babanito, à M. J. D. Conn (Stokes); 2. Le Corsaire, à M. A. Pellerin (Grant); 3. Renard Bleu III, à M. J. D. Conn (Stern). — 3/4 de longueur, 3 longueurs.

Non placés : Inkermann (O'Neill), Saint-Georges (Marsh), Hey Diddle (Dehoo), Smiling Coon (Jennings); Saint-Marc (Arnaut); Pelage Fourcade; La Bière (Hiron).

Mutuel : Ecurie J. D. Conn, gagnant, 9 fr. 50; Babanito, placé, 8 fr.; Le Corsaire, placé, 12 fr.; Renard Bleu III, placé, 11 fr. 50.

VACANCES COURS ET LEÇONS
PIGIER, 53, rue de Rivoli

DE RASTADT A TRENTE ou d'un meurtre à l'autre

Les nouvelles qui nous parviennent du supplice de Cesare Battisti, député protestataire au Reichsrath, exécuté à Trente avec une rigueur vraiment inique, continuent de soulever l'indignation du monde.

Ce supplice pourtant, quelque odieux qu'il soit, n'est pas le seul auquel l'Autriche ait eu recours dans sa longue histoire; et pour nous, Français, nous n'avons qu'à nous souvenir de l'attentat commis en 1799 sur la personne des plénipotentiaires, au congrès de Rastadt, pour nous assurer que cet empire a toujours cultivé l'assassinat comme un des beaux arts.

Le congrès, qui se tenait à cette époque dans la petite ville badoise, avait pour but d'amener une entente de l'Autriche avec la République. Vers le mois d'avril, les négociations, que la duplicité, le manque de parole et l'ambition des impériaux rendaient très difficiles, se trouvèrent rompues tout à coup; et l'archiduc Charles, pour accentuer encore cette rupture, imagina de faire prendre possession de Rastadt par le régiment des hussards dits « Szecklers », commandé par un certain colonel Barbarsy, homme du plus bas mérite, fourbe et provocant.

Devant un tel coup de force, les députés plénipotentiaires français Debry, Roberjot et Bonnier, décidèrent de quitter le pays et de rentrer en France.

Leur départ, qui devait s'effectuer par la voie de Strasbourg, eut lieu le soir du 9 floréal an VII, et c'est par le *Narré fidèle*, dicté plus tard par Jean Debry, que nous savons le détail de cette affaire.

Quatre ou cinq voitures ou cabriolets, portant les députés, leur famille, leur suite et les papiers de la légation, venaient de franchir la porte de la ville. Au moment où les amis et membres du congrès, qui avaient accompagné les Français jusque-là, firent mine de franchir cette porte pour les suivre encore, un détachement des hussards se présenta, « fermant le passage et présentant le mousqueton à ceux qui voudraient le forcer ».

Comme il était tard — au moins 9 heures du soir — la nuit commençait à envelopper les équipages, et les députés ne remarquèrent pas tout d'abord cet incident de la sortie, ni l'arrivée, dans toutes les directions, de détachements de cavaliers. Ce n'est que peu de temps après, et dans le moment qu'on entra dans le bois, que les voitures se trouvèrent entourées soudain d'hommes agitant des torches, brandissant des pistolets et dont les vociférations avaient quelque chose de sauvage.

Aussitôt, tout le monde fut aux portières; mais les Autrichiens se mirent à sabrer et tirer avec une véritable furie. « Un nommé Georges, écrit Jean Debry, domestique de Metternich, était mêlé avec les « Szecklers », et ce fut lui qui leur fit reconnaître Bonnier. »

Bonnier, qui n'entendait rien à ce qui se passait, fut tiré de la voiture, foulé à terre, percé de coups, et d'autres hussards, pendant ce temps-là, se jetant sur le cabriolet où se tenaient Roberjot et sa femme, commencèrent par en arracher ces malheu-

reux, puis, s'acharnant sur le délégué, le tuèrent dans les bras de sa femme. Folle d'épouvante, cette dernière appelait en vain au secours. Jean Debry, le seul qui restât vivant, n'était pas en état de lui venir en aide. En effet, un « Szeckler », à qui Georges avait désigné notre compatriote, se haussant sur ses étriers, venait d'asséner à ce dernier un violent coup de sabre.

Debry chancela, et ses bourreaux le croyant mort l'abandonnèrent. C'est grâce à cette circonstance que Debry put s'échapper, passer la nuit dans un bois et, malgré ses blessures, rentrer le lendemain dans Rastadt, où il retrouva sa femme, ses filles et la pauvre veuve de Roberjot. Ce qu'il y a d'admirable, c'est que Barbarsy, colonel des « Szecklers », à peine mis au courant de ces faits, feignit de n'en pas savoir le plus petit mot. Il donna plus tard comme explication que le seul mobile de cette violence avait été de s'emparer des papiers et que l'assassinat n'était dû qu'au zèle un peu vif des hussards.

Jamais l'hypocrisie de l'Autriche, unie au plus bas esprit du crime, n'éclata plus librement que dans ces circonstances. Le Directoire, des qu'il eut connaissance de l'attentat, vota une motion de félicitation, et Marie-Joseph Chénier, dans un mouvement éloquent, demanda qu'une pyramide commémorative fût élevée avec ces mots : « La Maison d'Autriche a fait assassiner les ministres de la République au Congrès de Rastadt; la Maison d'Autriche ne pèse plus dans l'humanité. »

Une même inscription, portant le nom de Cesare Battisti, pourrait, sur une colonne semblable, être — depuis hier — érigée en Italie. Ainsi que l'écrivit le *Giornale d'Italia*, le gouvernement de Vienne, dont l'entêtement dans le meurtre apparaît tenace, sait demeurer fidèle à ses traditions de férocité, de cruauté, d'infamie et de terreur.

Edmond Pilon.

Marseille fête les soldats russes

MARSEILLE, 23 juillet. — Par train spécial, venant de Lyon, sont arrivées ce matin à Marseille les troupes russes récemment débarquées en France. Elles ont été accueillies par les acclamations enthousiastes de la population en gare de Saint-Louis-Les-Aygallades, banlieue de Marseille.

Sur le quai de la gare se trouvaient le général Ménissier, gouverneur de Marseille; le général Coquet, major de la place, ainsi que de nombreux officiers de l'état-major du 15^e corps d'armée.

A toutes les portières du train des soldats russes agitaient joyeusement leurs casquettes en criant : « Vive la France ! » tandis que la foule applaudissait et répondait : « Vive la Russie ! »

L'officier russe, commandant le détachement, descendit le premier et s'entretint cordialement pendant quelques instants avec le général Ménissier, tandis que les officiers d'état-major russes et français échangeaient des souhaits de bienvenue.

Le débarquement des troupes russes s'opéra, ensuite, dans un ordre parfait. En défilant de façon impeccable, elles se mirent immédiatement en marche pour gagner le camp qui leur était affecté.

BLOC-NOTES

INFORMATIONS

— Parmi les citations à l'ordre du jour, nous relevons celle du maréchal des logis Alfred Percot, du 6^e escadron du train des équipages : « Sous-officier énergique et courageux. Dans la nuit du 22 juin 1916, ayant eu son cheval tué sous lui, et ayant été contusionné fortement par deux autres chevaux tués, a continué sa mission à pied et a ramené les restes de son convoi. »

MARIAGES

— Nous apprenons les fiançailles de Mlle Benedetti, fille du comte Benedetti, ancien secrétaire d'ambassade, et de la comtesse, née Salles, et petite-fille du comte Benedetti, notre ambassadeur à Berlin, et du comte Salles, dernier préfet du Haut-Rhin en 1870, avec le lieutenant Jean de La Croix, du 4^e spahis, fils de M. de La Croix et de madame, née Ganneval.

Grièvement blessé en Artois, ce vaillant officier a été fait chevalier de la Légion d'honneur pour sa belle conduite.

DEUILS

Nous apprenons la mort :

De M. Albert Ligneau, décédé en son domicile, 89, boulevard de Courcelles, âgé de quatre-vingt ans, père de Mme Heydeman et de la comtesse Roger de Castellane;

Du baron Auguste d'Huart, capitaine au 1^{er} hussards, chevalier de la Légion d'honneur, mort pour la France le 4 juillet, fils du baron Fernand d'Huart, maître de forges à Longwy, décédé, et de la baronne, née Jacquinet; frère des barons Henri et Fernand d'Huart, au front;

De M. Henry Bermyer, petit-fils du célèbre avocat de la Restauration et de l'Empire, décédé à soixante-trois ans, au château d'Espoulette (Drôme). Il avait épousé Mlle Pinet;

De M. Walter Stucky Sambourne, consul des Etats-Unis à Dieppe, décédé à cinquante-trois ans;

Le lieutenant Alfred Gibbons, tué sur le front britannique; explorateur des plus connus, il compléta sur le Haut Zambèze l'œuvre de Livingstone;

De M. Eugène Barnier, caporal au 1^{er} bataillon de chasseurs alpins, industriel à Vigille, mort pour la France, frère du caporal Gustave Barnier, décédé le 11 octobre 1914, des suites de ses blessures;

De la comtesse Albert Aubry de La Noë, née de Gorse du Genest, femme du colonel du génie en retraite, mère du capitaine Aubry de La Noë, du 2^e régiment de chasseurs, décoré de la croix de guerre, décédée à Miallet (Dordogne);

De M. Charles Barbezat, pasteur, aumônier militaire pour la place de Lyon, mort des suites d'un accident survenu dans l'exercice de ses fonctions.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Tél. Cent. 52-11 — 9 à 6 h. Tarif spécial réduit pour nos abonnés.

Les dons du Canada à la France

Le président de la Croix-Rouge canadienne, M. Marshall, est venu récemment en France, accompagné du lieutenant-colonel Hudgett, son délégué pour l'Europe, et du capitaine Bealock, son délégué en France, pour distribuer d'importants secours aux différentes œuvres s'occupant des blessés français. Après entente avec le président du Comité France-Amérique, M. Hanotaux, la Croix-Rouge canadienne, par l'intermédiaire de son président, a distribué les subventions suivantes :

50.000 fr. à la Société de secours aux Blessés militaires; 50.000 fr. à la Société des Dames françaises; 50.000 fr. à l'Union des Femmes de France; 50.000 fr. à la Fédération nationale des Mutuels; 50.000 fr. à l'Œuvre de secours aux Réformés n° 2; 50.000 fr. aux différentes œuvres d'aveugles.

Si l'on ajoute à ces dons en argent les cinq mille caisses de pansements et vêtements que la Croix-Rouge canadienne a distribués entre les hôpitaux français, les dix-huit automobiles d'ambulance expédiées, l'établissement de l'hôpital Laval à Saint-Cloud, on voit avec quelle constance et quelle générosité la population canadienne tout entière s'intéresse aux œuvres de secours pour les soldats de France.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 24 JUILLET 1916

LA CAGE D'ACIER

Roman inédit

PAR

MAURICE LANDAY

CHAPITRE XXIII

Le tron de la mort

Elle venait d'apercevoir ses deux bourreaux... leurs faces barrées d'un masque de soie sous lequel les lèvres grimaçaient un hideux sourire...

Horrible menace!

Les deux hommes, armés de leurs couteaux dont les lames affleuraient le chanvre du cordage, s'apprêtaient à trancher celui-ci... à l'échilocheur plutôt.

Suppliee atroce!

Miss Edith, dans un geste de supplication, joignit les mains...

D'une voix mourante, elle implora :

— Pitié!... Pitié!...

L'un des deux hommes ordonna :

— Lis... obéis... tu auras la vie sauve...

Lire?... Lire quoi?...

Son regard glissa jusqu'au bristol qu'on avait épinglé à son corsage...

D'une main inquiète, elle s'en empara et lut dans un murmure :

Si tu ne veux pas mourir, fais ce qui t'est conseillé ici : écris à ton père ces mots...

« Père,

« Je suis suspendue par mes juges au-dessus d'un gouffre... La mort me guette... Tu peux me sauver. A la réception de cette lettre, déchire les traités que tu dois signer avec les Alliés, renonce à attenter plus longtemps à la puissance divine de la Grande Allemagne... Vends tes usines à qui tu sais... Tu as deux jours pour te décider... Si dans deux jours tu n'as pas accepté les conditions que je t'indique, je mourrai... »

Miss Edith n'en lut pas davantage...

Son bras retomba au long de son corps pantelant...

Le bristol s'échappa de ses doigts tremblants... Sa tête roula sur sa poitrine haletante...

Elle était condamnée!

Un terrible combat moral se livra dans son esprit...

Qu'allait-elle faire?... Que devait-elle faire?... Qu'allait donc lui dicter la voix du devoir?...

En l'espace de quelques secondes, avec la rapidité foudroyante de l'éclair, une foule de souvenirs assiégea sa pensée...

Et son père lui présentait ce bouquet du passé...

Son masque sévère dominait ces chères fleurs de l'âme...

Elle se souvint de ce qu'il lui avait souvent dit : « L'honneur et le devoir doivent primer en toutes choses... » « Je préférerais me laisser couper le poignet droit plutôt que de signer un traité qui ne serait pas conforme à mes principes... La vie n'est rien quand on la perd en faisant son devoir pour l'honneur de son nom ou de sa patrie. »

Elle se rappelait aussi qu'à plusieurs reprises Argirh, devant elle, avait parlé des sollicitations, des menaces auxquelles il était en butte...

Ayuntamiento de Madrid

Et toujours, il avait juré que rien ne l'empêcherait de poursuivre tout droit son chemin.

Cependant, elle ignorait tout des dernières menaces de la bande Littleman-Widerski. Mais elle savait Widerski de souche allemande...

Tout de suite, elle devina qu'il y avait du Widerski là-dessous...

Ecrire à son père la lettre qu'on exigeait d'elle, ce serait folie et causer à celui qu'elle chérissait une double douleur.

Son parti était pris : mourir là plutôt que de tenter quoi que ce soit qui fût contraire à la chère morale reçue et mise en pratique...

Et puis, un espoir, bien faible il est vrai, l'encouragea à tenir tête à ses bourreaux :

Son père était puissant... Son père la recherchait... il la retrouverait sûrement... Et sa joie serait double de retrouver sa fille prête à mourir plutôt que de faillir à l'honneur...

Elle releva la tête...

Son regard, dardé sur les deux louches personnalités, accusa tout le mépris qu'ils lui inspiraient...

L'un d'eux interrogea :

— Es-tu prête à écrire cette lettre?

Miss Edith haussa les épaules et baissa les yeux, alimant son beau regard dans les profondeurs du gouffre...

Alors, avec un odieux raffinement de cruauté, celui qui venait de parler, commença de promener lentement le tranchant de la lame du poignard qu'il tenait dans sa main crispée, tout en murmurant :

— Un à un, les fils de cette corde seront tranchés par moi... la mort est sur toi!

Edith Argirh frissonna de la nuque aux talons mais ne répondit rien...

L'homme commença d'exécuter son infâme besogne de supplice.

Tous droits de reproduction, traduction, adaptation théâtrale et cinématographique rigoureusement réservés pour tous pays, y compris la Suède et la Norvège.

THÉÂTRES

Au Palais-Royal. — Le théâtre du Palais-Royal reprendra vendredi prochain la *Cagnotte*.

Le vaudeville fameux fut représenté pour la première fois au Palais-Royal le 24 février 1861. Il y a plus de cinquante ans. Il eut pour interprètes principaux Deshayes, Brasseur, Lhéritier, Lescoube, René Luguet, Menes Thierret et Duvall. Il n'eut à son début qu'une vingtaine de représentations : « dues au jeu des acteurs », disait un critique, qui ajoutait : « La pièce durera ce que vivent les roses... » Cette prophétie ne s'est pas réalisée. Reprise, la *Cagnotte* est demeurée au répertoire du Palais-Royal et ne l'a pas quitté.

LUNDI 24 JUILLET

Comédie-Française. — Relâche.
Opéra-Comique. — *Relâche*.
Athena. — A 8 h. 30, *Louise*.
Apollo. — A 8 h. 15, *Rip*.
Grand-Guignol. — A 8 h. 40, *le Château de la mort lente*.
Gymnase. — A 8 h. 45, *la Charrrette anglaise*.
Théâtre Impérial. — A 8 h. 45, *le Secret de Samson*.
Théâtre Marigny. — A 8 h. 30, *la Revue*.
Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 15, *le Chemineau*.
Paris-Saint-Marcel. — A 8 h. 15, *la Flamme*.
Palais-Royal. — A 8 h. 30, *le Veuveur de nuit* (Eugène Ionesco).
Théâtre de la Renaissance. — A 8 h. 10, *l'Hotel du Libre Echange*.
Théâtre Lyrique. — Relâche.
Variétés. — A 8 h. 30, *la Revue et l'École du Pédant*.
Vaudeville. — *Jules César*. Tous les jours, matinée à 3 h. 30, soirée à 8 h. 30.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINÉMAS

Omnia-Palé. — *Farfadet*; *Vieux papiers* (comédie).
Actualités Millières.
Folies-Dramatiques-Cinéma. — Tous les jours, mat. et soir.
Trois heures de spectacle incomparable. Grand orchestre.

Faits divers

PARIS

Arrestation mouvementée. — La nuit dernière, boulevard de Belleville, à l'angle de la rue du Faubourg-du-Temple, les inspecteurs de la police judiciaire ont arrêté les nommés Burghmann, Lambelly et Montmarquet, le premier pour port d'arme prohibée, les deux autres pour outrage et rébellion.

Ce ne fut qu'avec la plus grande difficulté que ces individus purent être conduits au poste de police de la rue Maitre, car la foule prit parti pour eux et tenta de les délivrer : les inspecteurs, armés, firent au fur et à mesure coups de revolver, et des gardiens de la paix, accourus, leur prêtèrent main-forte.

Un tramway incendié. — A 9 h. 17, hier matin, au face du numéro 144 du boulevard Voltaire, un tramway de la ligne Saint-Martin-Nation a pris feu par suite d'un court-circuit.

Les voyageurs ont évacué le véhicule sans incident. Les pompiers sont intervenus, et le tramway a repris une demi-heure après.

DÉPARTEMENTS

Violent incendie. — LIMOGES. — La nuit dernière, un incendie a détruit un bâtiment abritant des chevaux et des mulets du 12^e escadron du train des équipages. Une centaine d'animaux ont péri. Les papiers et les harnais ont été anéantis.

Drame de famille. — Blois (Dép. part.). — Au hameau de La Perrière, commune de Chambou, un nommé Gachonneau, âgé de quarante-trois ans, mobilisé, en permission, avait, hier, une vive discussion

avec sa femme. Soudain, il saisit une fourche et lui en porta un coup violent en pleine figure.
La mère de Mlle Gachonneau, qui était assourde, fut à son tour frappée d'une façon barbare.
Gachonneau se rendit ensuite dans un bosquet voisin où il se pendit.



VOUS DOUBLEZ VOTRE ENDURANCE

Soldats, Cyclistes, Chasseurs, Touristes, en adoptant

La BANDE MOLLETIÈRE

Trois courbes — A spirale rectifiée

"THE PRATIC"

Exiger la marque déposée

Toutes nuances

dans tous les Grands Magasins

Paris, Province, Colonies, Étranger
Dépôt à Paris : M. BLANCHET
36, rue Vieille-du-Temple (Tél. Archives 48-28)

qui ne comprime pas,
ne s'effrange pas,
ne glisse pas

Manufacture et Bureaux :
204-206, rue de Bourgogne
ORLÈANS (Tél. 4-26)

Ce Soir avant le repas

un GRAIN de VALS

résultat demain matin

Vous cherchez à louer

votre **VILLA**
une
pour la saison qui s'avance.

Songez que

Nos PETITES ANNONCES

économiques du mercredi

sont le plus rapide et le moins coûteux des intermédiaires.

Locations 2 fr. la ligne
Pensions de famille
Villégiatures de 50 lettres ou signes

POUR RELIER "EXCELSIOR"

Nouveaux prix depuis janvier 1916

Notre reliure électrique, à nos bureaux... 3 fr. 25
Par poste, recommandée... 4 fr. 50
Cartonnage élégant, à nos bureaux... 4 fr. 75
Par poste, recommandée... 2 fr. 30

TOILE Culottes Cyclistes... 7.50
Souliers Bains de Mer... 3.95
Sacs... 4.95. Complète... 49.95
10, Faubourg Montmartre (dans la cour), chez
Succ^{rs} 162, avenue Malakoff (Porte Maillot). — **ELIMS PIERRE** — PRIME

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MEDITERRANEE

Délivrance de billets spéciaux d'aller et retour collectifs aux familles des militaires en congé de convalescence, hospitalisés ou réformés à la suite de blessures ou maladies contractées en campagne.

Jusqu'au 25 septembre prochain inclus, il est délivré aux familles d'un ou de deux militaires accompagnant ou allant visiter des militaires en congé de convalescence, ou hospitalisés, ou mis en réforme à la suite de blessures, infirmités ou maladies contractées en campagne depuis la mobilisation, des billets collectifs spéciaux, toutes classes, valables pour des parcours intéressant un ou plusieurs des réseaux du P.-L.-M., de l'Etat, de l'Orléans et du Midi, dans les conditions ci-après :

Parcours minimum : 250 kilomètres, aller et retour, avec faculté de payer pour cette distance.

Validité : jusqu'au 5 novembre inclus.

Prix : deux billets simples ordinaires pour la première personne, un de ces billets pour la deuxième et la moitié de ce prix pour la troisième et chacune des suivantes.

Les demandes de billets doivent être faites 5 jours à l'avance (ce délai est réduit à 48 heures lorsqu'elles sont adressées à certains gares, et accompagnées :

Pour les familles des militaires convalescents, d'un certificat de l'autorité militaire indiquant la localité pour laquelle le congé de convalescence est accordé ;

Pour les familles des militaires déjà hospitalisés dans la localité pour laquelle le billet est demandé, d'un certificat du médecin-chef ou de l'administrateur de l'établissement hospitalier ;

Pour les familles des militaires réformés, d'une attestation du commandant du dépôt du dernier corps où a servi le militaire, certifiant la date de la réforme.

La pièce à fournir par les intéressés doit toujours certifier que la blessure, infirmité ou maladie du militaire a été contractée en campagne depuis la mobilisation.

CHEMIN DE FER D'ORLÈANS

Relations, à dater du 1^{er} juillet 1916, entre Paris-Quai d'Orsay et Luchon.

Ces relations seront assurées comme suit :

Alter : Départ de Paris-Quai d'Orsay à 8 h. 30 ; arrivée à Toulouse 7 h. 31, à Luchon 10 h. 46.

Révers : Départ de Luchon à 21 heures, de Toulouse 23 h. 48 ; arrivée à Paris-Quai d'Orsay 11 h. 11.

Voyages directs de première et deuxième classes et wagon-lits dans les deux sens du parcours.

Pour les conditions d'admission des voyageurs, militaires compris, consulter les affiches spéciales.

Imprimerie 10, rue Cadet, Paris. — Volumard.

Le gérant : VICTOR LAVERGNE.

CHAPITRE XXIV

L'énigmatique menace de Li-Pou-Fang

Tandis que miss Edith agonisait de seconde en seconde davantage, que devenaient Argirh et James Perry ?

Les deux hommes, fauchés par la terreur qui s'était emparée d'eux depuis que la terrible crainte de mourir là avait pesé sur leur cerveau en feu, étaient tout d'abord et longuement restés vidés de toute volonté.

Perry, après avoir éperdument sangloté, avait vu ses larmes se faire une à une...

Dans une pensée de folle révolte il s'était repris à hurler, à donner du poing, du pied, contre la muraille de fer, se blessant, se déchirant les chairs, convaincu de son impuissance à vaincre la résistance du métal mais luttant quand même, en désespoir...

A bout de forces, il s'était écroulé sur un fauteuil...

Secoué par des frissons de terreur indescriptible, il s'était pris à vivre, par la pensée, sa très prochaine agonie...

L'air de sa prison allait se raréfier... bientôt il se sentirait enveloppé d'un manteau de plomb... Devant ses yeux dévorés, une pluie d'éclatelles allait tomber... Les étouffements... le cœur battant péniblement... le sang se coagulant dans les artères...

La mort atroce par asphyxie... Et toujours l'image, la chère image d'Edith devant ses yeux brûlés par les larmes d'Edith...

Oh était-elle ?

Vers quel calvaire la poussait-on ?

Était-elle encore vivante ?

Mais oui... Les bourreaux n'avaient aucun intérêt à la tuer... Quel gâche entre leurs mains...

Non, Edith ne mourrait pas...

Dici peu de temps un nouveau sans-moi serait envoyé... Argirh sachant alors sa fille chérie en

danger n'hésiterait pas à faire selon la volonté de ses tortionnaires...

Mais Argirh aiderait-il ?...

Perry se traîna jusqu'au passage secret qui reliait son bureau au laboratoire d'Argirh...

Anxieusement, il prêta l'oreille...

Que faisait Argirh ?

Perry, d'une voix suppliante d'abord, de tonnerre ensuite, appela l'usurier...

Mais son appel resta sans réponse...

Il frémait jusque dans ses moelles...

unes que les autres, lui vinrent à l'esprit.

Argirh, peut-être, avait réussi à se délivrer...

Argirh avait quitté le pavillon... Argirh l'accusait peut-être d'être le complice de ses bourreaux...

« Il y a un traître dans ma maison ! »

Le malheureux machonnait cette phrase...

Mille suppositions, plus abracadabrantes les unes que les autres, lui vinrent à l'esprit.

Ses malaises... Ses étranges sorties nocturnes...

Cette lettre retrouvée par la femme du portier...

Il s'effondra à nouveau... A nouveau des flots de larmes débordèrent de ses paupières brûlées par les pleurs qu'il avait versés à la pensée qu'Edith était en danger.

En supposant qu'Argirh eût réussi à s'échapper de son laboratoire, sa pensée s'égara grossièrement dans le domaine de l'impossible.

Argirh, comme lui, fauché par la stupeur, pis que cela : terrassé par le coup terrible qui venait de le frapper, était resté de longs instants à demi-mort, anéanti, perdu dans un anéantissement qui, s'il eût duré plus longtemps, n'aurait pas manqué de devenir mortel.

Mais, tout de même, sa force morale, considérable, était venue à son secours.

Après être resté une grande heure sans connaissance, il revint à lui, se releva, non sans peine, et, une fois sur pied, murmura, décida :

— Allons, il ne faut pas se laisser abattre... et il faut à tout prix sortir d'ici...

Après avoir laissé son regard errer longuement autour de lui, il ajouta :

— Si seulement j'avais un chalumeau... j'aurais tôt fait de percer ces toles d'acier.

Mais, de chalumeau, il n'en possédait point.

Et nul autre instrument ne pouvait lui permettre d'ouvrir sa prison de fer.

Au moment où il allait, pour la seconde fois, désespérer de sortir de là, il se frappa le front, poussa un formidable soupir de soulagement.

Une lueur d'espoir brilla dans ses prunelles...

Il se rappela qu'il possédait une bonbonne de vingt litres environ d'un liquide corrosif d'une grande puissance, don de Joë Bradley...

Au moyen d'un vaporisateur spécial, le liquide infernal, projeté en pulvérisation sur une tole d'acier de cinq centimètres d'épaisseur, arrivait à travers le métal en moins de deux heures...

— Ces murs ont trente-trois centimètres d'épaisseur... Il faut au moins quatorze heures pour pratiquer à hauteur d'homme un trou de quarante centimètres de diamètre, ouverture suffisante pour laisser passer quelqu'un de ma corpulence.

Quatorze heures de travail !

Avait-il pour quatorze heures d'air respirable autour de lui ?...

Il en douta...

Mais qu'importe ! L'instinct de la conservation aidant, il parviendrait à mener à bien sa tâche, presque gigantesque...

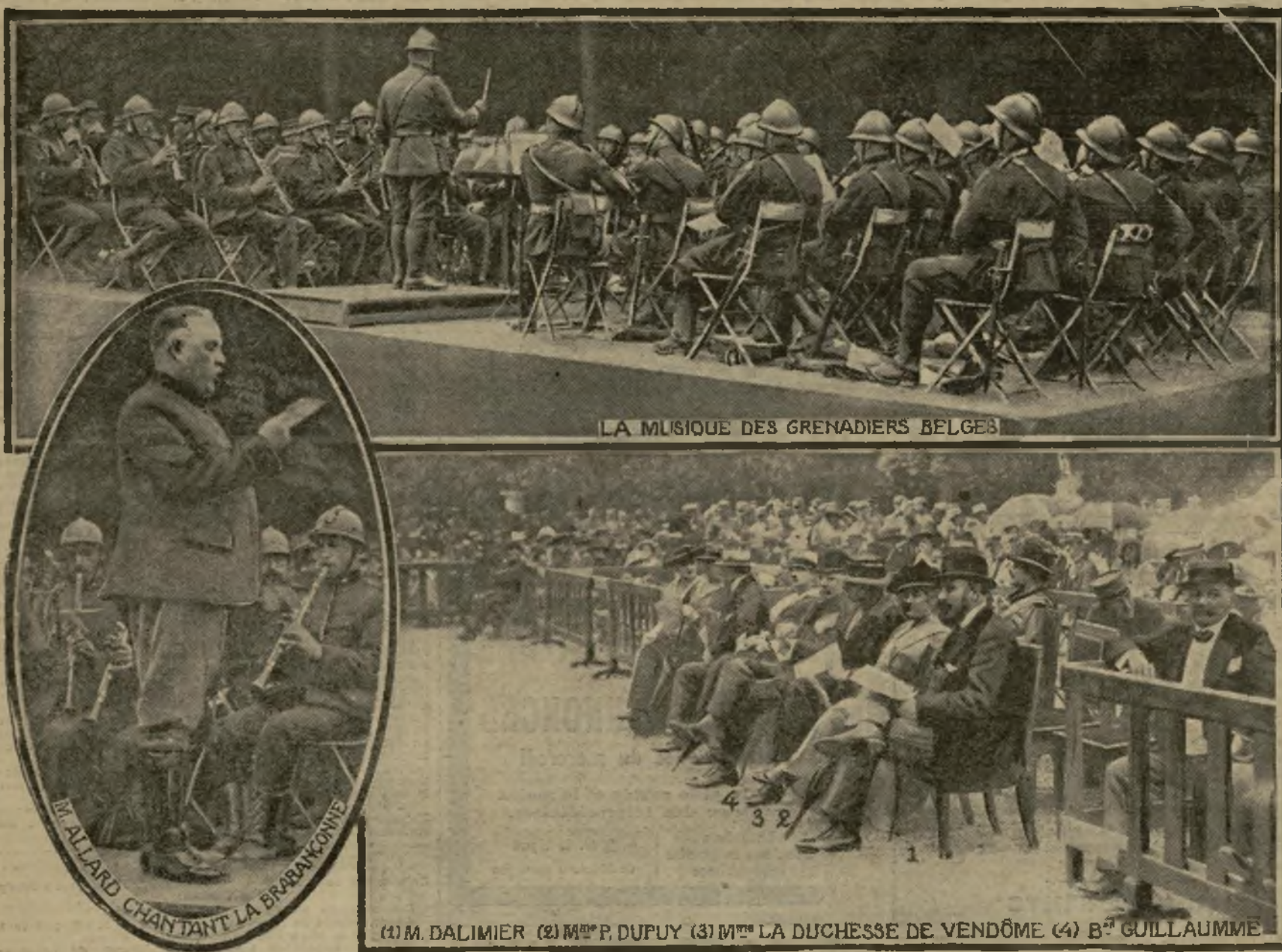
Sans perdre une seconde, il se mit à l'œuvre...

Au bout d'un quart d'heure de travail une lueur de joie, de triomphe, brilla dans ses yeux...

Le métal, sous l'action puissante de l'acide, commençait à pleurer des larmes d'acier liquéfié...

(A suivre.)

Le gala de Versailles à l'occasion de la Fête nationale belge



Favorisée par un temps superbe, la première journée de gala organisée dans le parc de Versailles, à l'occasion de la Fête nationale belge, a obtenu un très vif succès. Les musiciens du régiment des Grenadiers belges et la musique de la Garde républicaine se firent entendre et partagèrent les applaudissements avec M. Allard, de l'Opéra-Comique, qui chanta la *Brabançonne* et la *Marsellaise*.

L'entraînement des soldats russes en France



Tandis qu'une partie du contingent russe actuellement en France se trouve depuis plusieurs semaines dans les tranchées de première ligne, les troupes encore maintenues à l'arrière du front poursuivent leur entraînement. C'est ainsi que, sous la direction de leurs chefs, nos alliés s'exercent journellement à la construction des tranchées et au lancement de la grenade.